



N°39 · 27.09.2024 · 71. Jahrgang

Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK		WIRTSCHAFT		FEUILLETON	
« La richesse, une responsabilité »		„Déi Lekt va PWC“		La culture fabrique	
Les huit heures du pape à Luxembourg. Reportage et contexte		In der Caritas-Affäre überschlagen sich die Ereignisse. Hut und OGBL streiten über Verträge, der Kardinal wäscht seine Hände in Unschuld. Der Premier schweigt		La Kulturfabrik célèbre quarante années d’engagement culturel et regarde vers l’avenir. Retour sur les débuts avec ceux qui y étaient	
Everybody knows		Masterclass en rhétorique populiste			
Le Rapport Travail et Cohésion Sociale irriguait le plaidoyer de Caritas. Qui politisera les résultats de l’édition 2024 ?		La peur rassasiée : L’ADR agite le spectre d’un Luxembourg au bord du gouffre			
S. 3	Foto: Sven Becker	S. 7	S. 8	S. 13	S. 16


24039


5 453000 174663

6,00 €

Slapp-Back

IIII Sarah Pepin

Nicht alle wohlhabenden und einflussreichen Individuen vertragen es, wenn Journalisten ihre Arbeit verrichten. Vor allem nicht, wenn sie sich von ihnen auf den Schlips getreten fühlen. Bei den sich häufenden, sogenannten Strategic lawsuits against public participation (Slapps) ist stets ein ähnliches Muster zu beobachten: Disproportionaler Druck wird aufgrund einer vom Kläger als rufschädigend empfundenen Aussage auf Journalisten oder NGOs ausgeübt. Dies passiert etwa durch multiple Eilverfahren, die zu einer Verlängerung des juristischen Hin und Hers führen, obwohl keine Dringlichkeit besteht. Die Kläger fordern meist, dass der Paragraf oder Sätze zurückgezogen werden. Auch liegen die Summen, die gefordert werden, mindestens im fünf-, oft im sechststelligen Bereich. Das Ziel liegt in der Einschüchterung des Angeklagten und seiner letztlichen Ruhigstellung. Im April wurde eine Anti-Slapp Direktive im EU-Parlament unterschrieben, um Journalisten besser gegen dieses Vorgehen zu schützen.

Seit Anfang des Sommers klagt der Betreiber der Kinderkrippen-Kette L'enfant roi, dem elf Crèches und eine Tagesstätte gehören, gegen *Reporter*. Grund sind vier Paragrafen eines Artikels, der die Qualitätsstandards von Kindergärten und die staatliche Kontrolle durch das Bildungsministerium thematisiert. Dabei kommt die Journalistin auch auf L'enfant roi und dessen Geschäftsführer Guillaume Godard zu sprechen. Im März letzten Jahres hatten Angestellte von L'enfant roi mittels einer Petition anonym von ihrem überfordernden Arbeitsalltag berichtet, kurz darauf auch auf *RTL*. Daraufhin verklagte Godard *RTL* vor dem Zivilgericht. Ein Jahr später störte er sich am Wortlaut des Artikels auf *Reporter*, nun klagt sein Betrieb auf insgesamt 250 000 Euro Schadensersatz, sowohl im Eilverfahren als auch in der Hauptsache. Im Dezember soll die erste Anhörung stattfinden. In einem Email-Austausch mit dem *Land* erklärt Godard, er ginge gegen „des informations fausses et préjudiciables“ vor.

Eine klassische Slapp-Klage. Um einen Rekordwert handelt es sich dabei nicht. Seit fünf Jahren sieht ein weiterer Journalist sich in Luxemburg mit einer Klage über 365 000 Euro konfrontiert. Weitere Angriffe auf die Pressefreiheit: Bernard Thomas, *Land*-Journalist, der sich noch in einem Verfahren gegen Simone Retter befindet. Die Klägerin fordert 25 000 Euro aufgrund einer „Rufschädigung“ ihres im Jahr 1980 verstorbenen Vaters Paul Retter; im März ist sie in Berufung gegangen. Der Geschäftsmann Gérard Lopez verklagte den damaligen *Wort*-Journalisten, Pierre Sorlut (heute *Land*) und verlangte 500 000 Euro im Zivilverfahren. Der Immobilieninvestor Flavio Becca klagte gegen die *Reporter*-Journalistin Véronique Poujol. Auch Aktivisten sind im Visier: Nachdem Vorwürfe von Menschenrechtsverletzungen gegen die Multinationale Socfin laut wurden, verklagten die milliardenschweren Hauptaktionäre Vincent Bolloré und Hubert Fabri unter anderem die NGO SOS Faim.

Einen Präzedenzfall, in dem ein luxemburgischer Journalist einen solchen Prozess verloren hat, gibt es *Land*-Informationen nach nicht. Das ist jedoch kein Grund zur Entwarnung. Eher wird es höchste Zeit, den gesetzlichen Rahmen zu setzen, um Journalisten besser zu schützen. Denn diese Verfahren kosten Zeit, Geld und mentale Energie. Ein gutes Beispiel, wie es sonst laufen kann, liefert Italien, das sich weltweit auf Platz 46 im Pressefreiheitsranking befindet, hinter Ländern wie Moldawien, Timor-Leste oder Mauritien. Dort häufen sich Slapps seit Giorgia Melonis Amtsantritt. Insbesondere politische Akteure, zum Teil Regierungsmitglieder, wollen kritische Stimmen mit ihren Klagen zum Schweigen bringen.

Bis Mai 2026 hat CSV-Justizministerin Elisabeth Margue Zeit, die europäische Anti-Slapp Vorlage in nationales Recht umzusetzen. Bis Ende dieses Jahres will sie einen ersten Gesetzentwurf vorlegen. Was darinstehen wird, darüber schweigt das Justizministerium bisher noch. Der Teufel dürfte im Detail stecken: „Wird die Direktive so übernommen, wird sie den Journalisten nur marginal mehr Schutz bieten“, erklärt der Anwalt Pierre Hurt, der *Reporter* gegen L'enfant roi vertritt. Denn derzeit definiert der Text der EU, es müsse ein „transnationales“ Element vorhanden sein, damit der Schutz greift. Die Klägerfirma müsse also zum Beispiel im Ausland angesiedelt sein, damit der Journalist in Luxemburg geschützt ist. In Wirklichkeit laufen viele Slapps jedoch innerhalb eines einzigen Staates ab. Ein guter Zeitpunkt für die schwarz-blaue Regierung zu beweisen, wie wichtig ihnen eine freie und unabhängige Presse wirklich ist. ●





Sven Becker

« La richesse, une responsabilité »

IIII Pierre Sorlut

Les huit heures du pape à Luxembourg. Reportage et contexte



Gilles Kayser

Cérémonie d'accueil
du pape François au
Findel jeudi matin

Les sweatshirts des jeunes catholiques de « LuxYouth » qui accueillent le pape François ce jeudi matin au Findel sont floqués « Car rien n'est impossible à Dieu, Luc 1,37 ». Luc, l'évangéliste. Luc, Premier ministre (CSV), attend le Saint-Père sur le tapis rouge déroulé sur le tarmac, en compagnie du Grand-Duc Henri et de la Grande-Duchesse Maria Teresa.

L'avion ITA Airways du Saint-Père atterrit. Dans son alerte annonçant l'arrivée du vol papal à Luxembourg, le journaliste de l'AFP à bord relève que le pape, 87 ans et de retour d'une longue visite en Asie, ne les a pas salués personnellement : « 'Je ne me sens pas capable', a-t-il expliqué, les traits marqués », lit-on dans la dépêche. La santé du pape préoccupe et menace de subtiliser la vedette au message. Mais sur le trajet qui conduit le pape entre le Palais et le Cercle Cité, la Fiat papale blanche s'arrête et le pape apparaît souriant, bénissant les enfants que ses gardes du corps portent par-dessus la barrière jusqu'à sa fenêtre. La pluie a certainement douché les ardeurs des plus hésitants, mais la foule est quand même massée le long des barrières sur l'itinéraire de la papamobile à l'heure du déjeuner.

Dans la salle de réception du Cercle Cité, Luc Frieden délivre le message officiel de bienvenue au pape, chef des catholiques et chef d'État, mais aussi (et surtout) « autorité morale mondialement reconnue ». Ici sont réunies les huiles politiques, économiques et administratives, VIPs que le pape rassemble sous la litote « société civile ». Entre Luc Frieden, Hugues Delcourt, François Pauly et Marc Hoffmann, des générations de patrons de la BIL sont réunies. Certes, à côté des Pierre Ahlborn (Banque de Luxembourg), Pit Reckinger (Elvinger-Hoss-Bâtonnier sortant), Norbert Becker (Paypal Europe et administration des biens du Grand-Duc), Pit Hentgen (Lalux) et bien d'autres éminences économiques, figurent quelques représentants d'ONG.

Dans son discours, prononcé assis à côté du pape François, Luc Frieden présente le pays comme profondément attaché au droit international et aussi « fortement influencé par les traditions et valeurs judéo-chrétiennes ». « Une société ne peut survivre sans valeur et sans principes », insiste le chef d'un gouvernement dont les pre-

[...]

Devant le
cercle cité

[Suite de la page 3]

miers mois ont été marqués par le *Heescheverbuet*. Avec en toile de fonds les conflits sanglants impliquant plus ou moins indirectement les nations européennes, en Ukraine et au Proche-Orient, Luc Frieden, qui revient de New-York et d'un sommet des Nations unies, informe qu'il « est de notre devoir de nous engager chaque jour pour la paix la démocratie, les droits humains et le respect du droit international ».

En écho, le pape ajoute une (première) phrase à son discours initialement prévu, envoyé quelques minutes plus tôt à la presse : « Il est triste de constater que les principaux investissements servent à produire des armes », dit-il après le passage mentionnant Luxembourg capitale européenne où siège, entre autres, la Banque européenne d'investissement. Depuis 2022, le bras financier soutient les dépenses dans la défense européenne. Le pontife souligne ensuite la « solide structure démocratique du Luxembourg (...) condition indispensable » pour jouer un « rôle

« Servir, est pour chacun de vous le titre de noblesse le plus élevé, la tâche principale »

Pape François

significatif » dans la construction européenne ou pour devenir « un centre économique et financier névralgique ». Fait-il alors référence au devoir de vigilance des entreprises que goûtent peu les représentants du patronat présents dans la salle ? « Le développement ne doit pas saccager ni dégrader notre maison commune, et il ne doit pas marginaliser des peuples ou des groupes sociaux. La richesse – ne l'oublions pas – est une responsabilité. Je demande donc que l'on soit toujours attentif à ne pas négliger les nations les plus défavorisées, et même qu'on les aide à se relever de leurs conditions d'appauvrissement. »

L'autre improvisation du pape François est cette invitation à procréer relevée par *RTL.lu* : « Il faut faire plus d'enfants, c'est le futur. Je dis même, il faut plus d'enfants et moins de chiens, mais ça je le dis en Italie », plaisante le souverain pontife, déclenchant un rire franc dans la salle. Avant un sujet plus lourd : l'accueil des migrants et les félicitations au Luxembourg pour ce qu'il a accompli en la matière. Mais ne vise-t-il pas ce qu'il reste à accomplir ? L'Europe, dirigée par la droite européenne (famille politique du CSV de Luc Frieden et Jean-Claude Juncker, présent lui aussi dans la salle), ferme ses frontières. Pas de référence, en revanche, à Caritas Luxembourg, association d'aides aux démunis initialement liée à l'Église, mais abandonnée par elle dans le sillon du détournement massif qui a causé son glissement vers l'abîme. « Pour servir, c'est avec cette devise que je suis venu parmi vous. Elle se réfère directement et éminemment à la mission de l'Église (...). Mais permettez-moi de vous rappeler que cela, servir, est aussi pour chacun de vous le titre de noblesse le plus élevé, la tâche principale, le style à assumer chaque jour », a prêché le pape avant de conclure dans une émotion palpable « Que dieu bénisse le Luxembourg ».

Un précédent historique

Dans ce discours, le pape François s'est appuyé sur ce qu'avait déjà dit son prédécesseur Jean-Paul II, lors de sa visite au Grand-Duché. C'était les 15 et 16 mai 1985. L'effervescence avait été grande. Dans son édition du 17

mai, les 17 premières pages du quotidien de l'archevêché le *Luxemburger Wort* y avaient été consacrées. « Ein historischer Tag für Luxemburg », avait-il titré. « Diese Pastoralvisite gestaltete sich erwartungsgemäß zu einem Jahrhundertereignis nicht nur für die Luxemburger Kirche, sondern für das ganze Land », était-il introduit sur la une (en couleurs), avec les armes du Vatican et une photo du pape Jean-Paul II trônant au cœur de la cathédrale. À côté de lui sur le cliché, Jean Hengen, évêque du Luxembourg. Le Saint-Père le nommera archevêque quelques heures plus tard au Findel avant de décoller, le premier archevêque de l'histoire du diocèse créé en 1870.

Ce jeudi devant la Gëlle Fra, Jorge Carlos, 68 ans, regarde passer la papamobile, les bras posés sur la barrière et un fanion « Servir » dans la main. Cet Eschois d'origine portugaise avait participé à la grande messe sur le Glacis en 1985 qui avait réuni 60 000 personnes. « C'est trop court et il ne va presque rien faire, mais l'autre fois il est passé partout », râle le sexagénaire au sujet de la visite éclair du pape François, qui passe seulement huit heures au Luxembourg. Mais il s'avoue heureux d'être là et, interrogé sur l'émotion suscitée par la vue du pape, Jorge Carlos est submergé et ne peut répondre.

Sur ses 36 heures passées au Grand-Duché le Pape Jean-Paul II s'était rendu au Palais (« Gemeinschaften », titrait le *Wort*), dans l'hémicycle du Parlement européen (« Ein Plädoyer für mehr Gerechtigkeit »), devant les hauts fourneaux de l'Arbed à Belval (« Die menschliche Arbeit gehört zum Werk der Schöpfung »), ainsi qu'à Echternach (« Ein Fest der Freude »). Sur les photos, le Prince Guillaume, pas encore quatre ans, se tient debout de blanc vêtu, devant le pape, en blanc aussi évidemment.

Un Luxembourg areligieux

« Le pape François ne vit pas du tout dans la même société que Jean-Paul II. Dans le rapport aux croyances, aux questions sociétales, à la cohésion sociale et au processus d'individuation », introduit le politologue Philippe Poirier

Le pape François, furtivement sur l'avenue de la Liberté



dans un entretien accordé au *Land*. Il base son raisonnement sur l’European values study, menée tous les neuf ans en Europe depuis 1981. Puis il y a l’enquête nationale Polindex, menée depuis l’année dernière pour le Parlement luxembourgeois.

Le titulaire de la chaire en études parlementaires Philippe Poirier distingue trois changements majeurs dans le fait religieux au Grand-Duché. Il constate d’abord une accélération de la sécularisation de la société : « Lorsque le pape Jean-Paul II est venu en 1985, les Luxembourgeois se déclaraient croyants d’une religion à hauteur de 78-79 pour cent, dont 90 pour cent se disaient chrétiens ». Pour la première fois en 2023, comme l’a révélé Polindex, la population luxembourgeoise est devenue majoritairement non-croyante. « Autour de 52 pour cent de la population adulte au Luxembourg ne croit pas dans une religion particulière », relate le professeur Poirier. Et dans cette partie de la population, la tendance qui domine est l’indifférence. Pour autant : « On est indifférent au christianisme, on est indifférent à l’islam, on est indifférent au dogme, on est indifférent à l’athéisme », assène le chercheur.

Philippe Poirier souligne « les modifications majeures ces trois dernières décennies par rapport aux questions sociétales sur l’homosexualité, l’avortement, la mort, le rôle de la femme (dans la société ou dans la famille), ainsi que sur le cadre même de la reproduction humaine ». En 1985, la majorité des enfants naissaient dans le mariage. C’est l’inverse maintenant. « En 1985, l’opinion favorable à l’euthanasie n’était pas majoritaire. Elle est acceptée à plus de 80 pour cent aujourd’hui. », analyse le politologue. Cette transformation aurait des conséquences « très importantes » sur la cohésion sociale et sur la perception des politiques sociales. Elles peineraient à trouver leur légitimité sous la pression de l’individualisme.

L’ultime transformation majeure de la société luxembourgeoise est économique : Jean-Paul II s’est déplacé pour voir les ouvriers. À qui s’adresse le pape François ? L’immigration économique a abondé. 100 000 étrangers vivaient au Luxembourg en 1987 (les premières données en la

« Les catholiques, aujourd’hui, ce n’est plus une église majoritairement luxembourgeoise. »

Jean Ehret, théologien

matière communiquées par le Statec). Soit 27 pour cent d’une population de 370 000 personnes. Au dernier pointage, les étrangers composent 47 pour cent de la population aujourd’hui (317 000 sur 672 000 habitants). L’économie luxembourgeoise s’est tertiarisée, ce qui a notamment accompagné le processus d’individuation et d’indifférence au culte.

Les nationaux et les étrangers exercent dans des secteurs différents. Certaines communautés issues de l’immigration ont des pratiques religieuses plus importantes que les Luxembourgeois. De la forte proportion des Luxembourgeois dans les services de l’État et dans le tertiaire découlerait un processus d’individuation économique plus fort parmi les nationaux. Et à l’intérieur des communautés de croyance, les pratiques se diversifient et se renforcent : « Nous constatons dans les enquêtes que ce n’est pas un revival pour l’Église catholique, l’islam ou le judaïsme, c’est un revival pour des nouvelles formes de pentecôtistes liées à des mouvements charismatiques ». La dynamique du Luxembourg en matière cultuelle serait à rapprocher de grandes métropoles comme Londres ou Paris.

Le théologien Jean Ehret confirme cette pluralisation par l’internationalisation. « Les catholiques, aujourd’hui, ce

n’est plus une église majoritairement luxembourgeoise. De ce fait, vous avez beaucoup d’expressions différentes du catholicisme », explique le directeur de la Luxembourg School of Religion & Society. Il souligne la sécularisation déjà bien enclenchée en 1985. Elle s’est confirmée depuis. Les croyants composeraient donc eux-mêmes « leur passeport religieux », une pratique à la carte avec une sélection de fêtes à célébrer, par exemple pour les chrétiens, Pâques ou Noël, et des rites à valider, le baptême ou la communion, sans engagement régulier. « La pratique régulière s’est effondrée », constate le politologue Poirier. « Lorsque le pape Jean-Paul II est venu en 1985, entre 25 et 30 pour cent de la population pratiquait un culte de manière hebdomadaire », précise-t-il. Aujourd’hui, seuls huit pour cent auraient un « geste religieux hebdomadaire », qu’il s’agisse d’une messe, d’un moment de prière ou la communion d’un malade.

Lydie Polfer I avant Gëlle Fra II

Pourquoi le pape François fait-il une rapide escale au Luxembourg ? « Je ne sais pas », répond le cardinal Hollerich mardi au *Wort* qui précise quand même : « à l’invitation du Grand-Duc ». (Pour être plus complet encore : Sur sa route vers Louvain-la-Neuve en Belgique où il doit célébrer les 600 ans de son université.) La visite intervient quelques jours avant que le Grand-Duc héritier Guillaume ne devienne Lieutenant-représentant, une étape décisive dans la succession au trône. Le Grand-Duc Jean avait accueilli pour la première fois un souverain pontife. Sur les photos et vidéos d’archives, on le voit serrer la main du prince Henri, alors âgé de 29 ans. Figure aussi sur les clichés, Lydie Polfer (DP).

Invitée mercredi à s’exprimer sur la visite du pape, la bourgmestre ouvre grand les portes de son bureau sur le Knuedler. Elle feuillette volontiers les reliures en cuir rassemblant la couverture de presse sur l’édile libérale. Une cinquantaine de tomes, l’œuvre de sa maman. L’année 1985 a été riche en événements pour Lydie Polfer. En mars, en présence du Grand-Duc Jean, la bourgmestre a célébré le retour de la Gëlle Fra sur sa colonne mise à terre par les nazis. En juillet de la même année, elle a accompagné le chef de l’État aux funérailles de sa mère, Charlotte, qui, Grande-Duchesse en 1923, n’avait pas participé à l’inauguration dudit monument du souvenir, pour des raisons de pudeur. En 1985, Lydie Polfer a accueilli le premier pape non Italien, le Polonais Karol Wojtyła. Ce jeudi, elle est devenue la seule membre du personnel politique luxembourgeois à accueillir deux fois de son vivant aux mêmes fonctions le Pontife du Vatican. Encore un symbole : le pape François a remis jeudi la prestigieuse Rose d’or à la statue de la consolatrice des affligés. Cette récompense remise par le Vatican ou le pape lui-même avait été reçue par la Grande-Duchesse Charlotte en 1956. Selon le service de presse du gouvernement, c’est la dernière souveraine récipiendaire de l’honneur.

Lydie Polfer raconte qu’elle a été très « étonnée » quand le cardinal Jean-Claude Hollerich l’a appelée au printemps pour lui annoncer la prochaine venue du pape François. Ce serait le signe d’une « certaine reconnaissance, parce que nous ne sommes quand même pas le plus grand des pays », même si les deux visites papales sont séparées par 39 années. La venue du pape est aussi vue comme un « défi », dans la mesure où elle expose le Grand-Duché sur la scène internationale. Outre les bouleversements urbanistiques et les changements de mœurs, Lydie Polfer souligne les changements dans la pratique religieuse. « Si vous regardez l’Octave, à l’époque, les gens partaient de tout le pays au milieu de la nuit pour arriver le matin tôt à la cathédrale puis allaient manger », raconte la maire en montrant du doigt la place Guillaume II que son bureau surplombe. « Dans ma première vie de maire, pendant l’Octave, la rue Notre-Dame était toujours fermée à cause des processions », poursuit-elle.

Sainte-Luxair

Le pape a décollé à 18 heures à bord d’un tout nouveau Boeing 737 affrété par Luxair. Il l’a été gratuitement, précise Gilles Feith au *Land*, car l’événement est vu comme « une opportunité pour le Luxembourg et la Grande-Région ». Une pub à peu de frais. Le vol dure entre 20 et 25 minutes. Il a seulement fallu confectionner un autocollant (pour la porte avant) avec les armoiries du Vatican et des têtes avec le logo de la visite du pape « Pour servir Luxembourg ». Aucun aménagement n’a été réalisé à l’intérieur de la cabine pour le prestigieux voyageur et sa délégation. En fauteuil roulant, le pape a simplement embarqué via le *handlift*. ●



B L O G



GEMEINDEN

Bettendorf steigt aus

Der Gemeinderat von Bettendorf hat sich am Mittwoch dafür entschieden, nicht mehr an den Gesprächen zur Bildung der Fusionsgemeinde Nordstad teilzunehmen. In einer Geheimabstimmung votierten sieben der insgesamt elf Räte gegen eine Beteiligung an der Fusion, wie das *Tageblatt* berichtete. Nachdem Colmar-Berg schon vor fünf Jahren ausgestiegen war, bleiben nun nur noch Diekirch, Ettelbrück, Erpeldingen/Sauer und Schieren übrig. Der Präsident des Syndikats Nordstad und Erpeldinger CSV-Bürgermeister Claude Gleis (Foto: oh) zeigte sich am Donnerstag gegenüber *100,7* „relativ überrascht“ über die Entscheidung der

Gemeinde Bettendorf. Deren Bürgermeister Patrick Mergen (CSV) sagte dem *Tageblatt*, es gebe „viele Knackpunkte“, darunter der Wunsch Bettendorfs hinsichtlich der Anerkennung als Centre de développement et d'attraction (CDA) und der damit einhergehenden finanziellen Vorteile mit den Gemeinden Diekirch, Ettelbrück und Erpeldingen/Sauer gleichgestellt zu werden. CSV-Innenminister Léon Gloden hatte kürzlich entschieden, von den 25 Prozent der Zuschüsse aus dem Gemeinde-dotationsfonds, die der Nordstad als CDA zustehen, jeweils zehn Prozent an Diekirch und Ettelbrück und fünf an Erpeldingen/Sauer zu verteilen. Bettendorf und auch Schieren gehen leer aus beziehungsweise erhalten sogar weniger Zuschüsse. LL

PERSONALIEN

Marc Baum,

Gemeinderat der Stadt Esch und Abgeordneter von déi Lénk, hat am Freitag vor dem Verwaltungsgericht

Einspruch eingelegt gegen die Entscheidung des Escher CSV-Bürgermeisters Christian Weis, eine Motion nicht zur Abstimmung zuzulassen. Das teilte Marc Baum (Foto: oh) am Dienstag auf einer Pressekonferenz im Sitzungssaal des Escher Rathauses unter der Beobachtung des Gemeindesekretärs mit. In der Motion, die der Linke-Politiker am 21. Juni in einer Sitzung des Escher Gemeinderats eingereicht hatte, forderte er den wegen schwerer Steuerhinterziehung verurteilten DP-Schöffen Pim Knaff zum freiwilligen Rücktritt auf. Kurz vor der Abstimmung über die Motion hatte Weis eine SMS von einem Gemeindejuristen bekommen, der ihm mitgeteilt hatte, laut Gemeindegesetz stehe es dem Gemeinderat nicht zu, über eine derartige Aufforderung zu entscheiden. Daraufhin hatte die Opposition geschlossen den Sitzungssaal verlassen. Vor dem Verwaltungsgericht argumentiert Baums Anwältin nun, der Bürgermeister könne nicht alleine über die Zulässigkeit einer Motion urteilen, sondern nur der gesamte Gemeinderat, der darüber

hätte abstimmen müssen. Zudem habe die Motion Knaff nicht direkt zum Rücktritt aufgefordert, sondern die Gemeinderäte lediglich zu einer politischen Einschätzung eingeladen. Nicht zuletzt argumentiert Marc Baum, die aktuelle Gesetzgebung stehe im Widerspruch zur Gemeindeautonomie, wie sie in der Luxemburger Verfassung und in einer entsprechenden EU-Charta definiert wird. Gegenüber *RTL* wies Christian Weis am Dienstag darauf hin, dass er lediglich dem Rat seiner Gemeindejuristen gefolgt sei, die noch immer der Meinung seien, dass sie richtig gehandelt hätten. Das Verwaltungsgericht dürfte sein Urteil frühestens in fünf bis sechs Monaten sprechen. LL

Serge Wilmes,

CSV-Umweltminister, ließ sich diese Woche von seinen Regierungskolleg/innen vorführen. Nicht er, sondern CSV-Agrarministerin Martine Hansen bestätigte am Montag *Radio 100,7*, dass Luxemburg sich aus Solidarität mit anderen EU-Staaten dafür aussprechen werde, den Schutzstatus des Wolfes zu lockern. Erst nachdem die frühere Umweltministerin

und grüne Abgeordnete Joëlle Welfring diese Entscheidung kritisiert und das Mouvement écologique behauptet hatte, die Regierung sei einen Deal mit EU-Kommissionspräsidentin Ursula von der Leyen eingegangen, reagierte der aktuelle Umweltminister, der eigentlich für den Schutz des Wolfes zuständig ist: „Wat geschwat ginn ass tëscht der Madame von der Leyen an dem Här Frieden, dat weess ech net, well ech si weder den Här Frieden nach d'Madame von der Leyen“, sagte Wilmes dem *100,7*. LL

POLITIK

Auto-sabordage

Le feuilletton estival des Pirates et de leur auto-sabordage entre dans une nouvelle saison. Dernier épisode en date : La Stater conseillère communale, Marie-Marthe Muller (Photo : sb), annonce rejoindre le LSAP, imitant le député Ben Polidori. Elle cite des « idéaux d'inclusion et de progrès social » qu'elle partagerait avec les socialistes. Marie-Marthe Muller compte comme une alliée de Sven Clement qu'elle était personnellement venue soutenir lors de sa conférence de presse fratricide en juillet. Menée par Pascal Clement, père de Sven, la section de la Ville avait clashé dès la campagne des communales avec Marc Goergen. Ce dernier dénonce aujourd'hui un « Mandatsklau ». BT

WOHNUNGSBAU

Nur langsam

Der Wohnungsmarkt in Luxemburg erholt sich nur



langsam, wie das Observatoire de l'habitat am Mittwoch mitteilte. Im Vergleich zum vergangenen Jahr um rund ein Drittel gestiegen sind lediglich die Verkäufe schon gebauter Apartments. Weiter rückläufig (-10,5%) ist hingegen der Markt der sogenannte Vefas (*Ventes en état futur d'achèvement*). Genauso wenig erholt haben sich die Verkaufspreise, die innerhalb eines Jahres für Vefas um 4,3, für fertiggestellte Apartments und Häuser um rund zehn Prozent zurückgegangen sind. Überdurchschnittlich teurer geworden sind vor allem kleinere Wohnungen mit einer Fläche von unter 50 Quadratmetern. Auch die Mietpreise für Wohnungen (*loyers annoncés*) sind gegenüber dem Vorjahr deutlich gestiegen. Die Bauaktivität, die 2022 durch gestiegene Rohstoffpreise und hohe Zinsanstiege für Immobilienkredite stark zurückgegangen war und 2023 ein historisches Tief erreicht hatte, scheint laut Observatoire de l'habitat langsam wieder anzuziehen. Allerdings müsse diese Tendenz sich noch bestätigen. Der *Logementspak*, den die CSV-DP-Regierung im Frühjahr verabschiedet hatte, scheint demnach noch keine Früchte zu tragen. Vielleicht ist es dafür noch zu früh. LL

|||||

Les dernières instructions du Dr Allegrezza

||||| Bernard Thomas

Après 21 ans passés à la tête du Statec, Serge Allegrezza va prendre sa retraite à la fin du mois prochain. Il profite de sa dernière préface au Rapport Travail et Cohésion Sociale pour placer quelques messages et donner de dernières instructions. À la hantise du « grand remplacement » attisée par l'extrême droite, il oppose le concept de « grand renouvellement » (ou, au choix, de « grand brassage » et de « grand mélange »), rappelant que les trois quarts des Luxembourgeois ont un parent né à l'étranger. Il met surtout en garde contre « les questions identitaires [qui] guettent ». La digue du « modèle social luxem-

bourgeois » aurait tenu, jusqu'ici du moins : « Si l'expansion de la population n'a pas provoqué de heurts jusqu'à ce jour, c'est peut-être grâce au succès de son modèle de croissance économique, de l'ascension sociale, de la redistribution des richesses ».

Serge Allegrezza a toujours pris le contre-pied des thèses nationalistes que défendait jadis Georges Als, l'ancien directeur du Statec (1963-1990). À partir de la fin des années 70, celui-ci avait popularisé la thèse du « suicide démographique ». Dans un article paru en 1982 dans le mensuel *Forum*, il estimait même

qu'« une relative homogénéité ethnique et une sage politique nous ont jusqu'ici préservés de tensions sociales graves ». Dans un langage fortement teinté d'éléments *völkisch*, Als mettait en garde contre « un relâchement de l'instinct vital ».

Serge Allegrezza a, lui, mis en avant les questions sociales. En 2005, le Statec lançait la première édition du Rapport Travail et Cohésion Sociale, revendiquant la suprématie sur ce terrain par rapport au « concurrent » Ceps/Instead. La « cohésion sociale » reste un concept très flou, et Allegrezza constate

avec regret que le Statec l'ait souvent abordé par la négative, c'est-à-dire par les inégalités, la pauvreté ou le chômage. « Or, ce pis-aller pragmatique n'est pas à la hauteur du défi », juge Allegrezza a posteriori. À son successeur de faire mieux. En conclusion, Serge Allegrezza revient au concept de « classes » qui aurait « un peu vite évacué ». Dernière instruction au successeur, Tom Haas : « Les prochains rapports devraient explorer le pouvoir explicatif du concept de classe ». Le spécialiste en économétrie et modélisation, Tom Haas, devra-t-il se plonger dans les classiques de Marx et de Bourdieu ? ●



Tom Haas, Max Hahn, Serge Allegrezza et Louis Chauvel, ce mardi

Everybody knows

IIII Bernard Thomas

Le Rapport Travail et Cohésion Sociale irriguait le plaidoyer de Caritas. Qui politisera les résultats de l'édition 2024 ?

C'est le dernier show de Serge Allegrezza. Ce mardi, à la Coque, le directeur du Statec sur le départ a présenté la vingtième édition du Rapport Travail et Cohésion Sociale devant un public clairsemé. C'est de manière oblique que l'actualité est entrée dans le petit amphi. Allegrezza a fait une brève allusion au Sozialalmanach que publiait Caritas (ainsi qu'au Panorama social élaboré par la Chambre des salariés) : « Ils ne nous citent pas toujours, mais je sais d'où ils tirent leurs chiffres ». Le dernier Sozialalmanach date de 2021. Il risque d'être le dernier. Quel usage concret les responsables politiques et les acteurs sociaux comptent-ils faire du Rapport Travail et Cohésion Sociale, a voulu savoir Allegrezza du petit panel d'invités. Le directeur de la Croix-Rouge, Michel Simonis, a profité de l'occasion pour placer un petit message auprès du ministre de la Famille Max Hahn (DP), assis à sa gauche. Contrairement à ce qui aurait été suggéré « dans un autre débat public », les organisations *non-profit* ne seraient pas de simples « sous-traitants de l'État [...] censés ne pas poser trop de questions », mais elles auraient un rôle de concertation politique à jouer. Contacté par le *Land*, Simonis se réfère au principe de subsidiarité, et décrit les organisations du secteur conventionné comme « des partenaires » de l'État, ayant chacune leur « propre vocation déontologique ». Sinon, ajoute-t-il, l'État n'aurait qu'à lancer une soumission publique et à choisir le moins cher.

Le plaidoyer politique, pour lequel le Rapport Travail et Cohésion Sociale fournit la munition,

est un des éléments qui distingue une Croix-Rouge ou une Caritas d'un prestataire de services commercial comme Dussmann (le premier employeur privé du pays). Ce qui fonde la légitimité historique de ces empires sociaux, nés durant la Première Guerre mondiale, mais également des organisations créées dans les années 70, comme Interactions-Faubourgs ou l'Asti, c'est que chacun peut se réclamer de ses propres traditions et cultures politiques, de son propre milieu, voire de sa propre Weltanschauung. Ce pluralisme est censé représenter la société. Créée ex-nihilo par PWC sur ordre du Premier ministre, l'entité Hëllef um Terrain (HUT) apparaît comme une incarnation du Zeitgeist. C'est également le symptôme du lent déclin de la société civile. Celui-ci touche manifestement l'Église catholique, mais également les mouvements post-soixante-huitards qui n'ont pas réussi à se renouveler. Les Big Four sont, elles, sorties gonflées à bloc des deux dernières décennies. Leurs entrées dans les ministères, banques et multinationales en font un acteur puissant. Leurs normes et rhétorique infusent l'économie. En toute logique, c'est donc PWC qui prend le relais d'une Église qui ne voulait et ne pouvait gérer la crise.

Serge Allegrezza et ses invités ont fait preuve de beaucoup de décence, ce mardi, personne n'abordant ouvertement l'affaire Caritas. Pourtant, celle-ci a provoqué une crise de confiance sans précédent dans le secteur social. Michel Simonis a donc tenu à donner des gages de sérieux. Les acteurs du secteur conventionné devraient se « challenger »

et se doter de critères de performance, a-t-il expliqué. Il faudrait oser adopter un autre « état d'esprit » : « Pas de résultat, pas de paiement, pas de service ». « Cela me semble le minimum », explique Simonis après la conférence. « Nous dépensons de l'argent public. Quel est le *return on investment* ? Si je peux utiliser ce vilain mot... »

Serge Allegrezza a, lui aussi, parlé indicateurs, appelant la politique à se mettre d'accord sur un indice de pauvreté « correspondant le mieux à notre situation » et capable de servir comme « guide d'action ». Celui que préconise la Commission européenne est le « taux de risque de pauvreté monétaire ». Son seuil est fixé à soixante pour cent du niveau de vie médian. Le taux de pauvreté s'établissait à 18,8 pour cent en 2023. Concrètement, cela veut dire que 122 450 personnes vivent avec moins de 2 382 euros par mois ; 14 000 de plus qu'en 2022. Le mode de calcul est éminemment politique. Car le taux de pauvreté est en fait un taux d'inégalité. Tout est relatif : Les pauvres sont pauvres par rapport aux riches.

Cette logique a toujours gêné les milieux libéraux. En 2019, la Chambre de commerce avait pondu un bulletin de 188 pages pour mettre en doute la pertinence de cet indicateur « despote ». L'institution patronale, alors présidée par Luc Frieden, suggérerait que la pauvreté serait le prix à payer : « Le renforcement de la concurrence entre économies, notamment dans le but d'attirer les capitaux et les talents [...] pourrait mener à une nouvelle hausse des inégalités dans le pays ». Selon cette critique, assez ancienne, le taux de pauvreté serait une illusion d'optique. Parce que les riches sont de plus en plus riches (ou « les talents » de plus en plus talentueux), une large partie de la population apparaîtrait comme plus pauvre... sans s'être « réellement » appauvrie.

L'édition 2024 du Rapport Travail et Cohésion Sociale livre une flopée d'indicateurs alternatifs. En appliquant son « budget minimal », le Statec arrive à un taux de pauvreté de vingt pour cent. Il a également calculé le « revenu arbitral », c'est-à-dire l'argent qui reste après les dépenses « contraintes », comme le loyer, le gaz ou l'assurance. Les dix pour cent des ménages les plus aisés disposent de près de 15 000 euros restants, tandis que les dix pour cent les moins aisés doivent se débrouiller avec 1 143 euros. Cela annonce des fins de mois difficiles. Le taux de risque de pauvreté « persistante » recense, lui, les personnes vivant en-dessous du seuil de pauvreté depuis au moins trois ans. Huit pour cent des ménages et quinze pour cent des enfants seraient touchés par cette « pauvreté chronique ».

En début de son mandat, « de neie Luc » avait érigé la lutte contre la pauvreté en « priorité absolue ». Il avait invité Caritas et la Croix-Rouge au château de Senningen, où le CSV et le DP venaient d'entamer les négociations de coalition. Sur Instagram, Luc Frieden faisait savoir que la pauvreté des enfants serait « eppes wat mech immens touchéiert ». Il a même participé à un colloque de Caritas sur la question, avouant : « Bei der Kannerarmut muss ech nach vill léieren ». C'était fin mai dernier, et le braquage de Caritas était en plein cours. Le message du conférencier, Christoph Butterwege, dépassait probablement l'horizon idéologique de Frieden, disciple du *trickle-down*. « Wer über den Reichtum nicht reden will, soll auch von der Armut schweigen », expliquait le politologue allemand.

Ce mardi, le ministre de la Famille, Max Hahn (DP), s'est bien gardé de toucher à la question épineuse des inégalités. Invité au panel du Statec, il a parlé vite et beaucoup, mais sans dire grand-chose. Il est resté fidèle à l'accord de coalition, qui voit dans la « simplification administrative » un « élément-clef » de la lutte contre la pauvreté. Le problème se pose en effet : Pour l'allocation de vie chère, le Statec estime « le taux de non-recours » à 44 pour cent. Il monterait à 75 pour cent pour la subvention de loyer, selon les calculs de l'Observatoire de l'habitat.

Dans sa préface, Serge Allegrezza évoque les « icônes de la pauvreté médiatiquement acceptables », comme les monoparentaux, les *working*

« Nous dépensons de l'argent public. Quel est le *return on investment* ? Si je peux utiliser ce vilain mot... »

Michel Simonis (Croix-Rouge)

poor, et surtout les enfants. Un quart des moins de 18 ans sont menacés de pauvreté au Luxembourg. C'est un des taux les plus élevés de l'UE, seules la Roumanie, l'Espagne, la Bulgarie et l'Italie font pire. Les ménages monoparentaux apparaissent comme les exclus du paradis. Pour les mères (ou pères) qui élèvent seul(e)s plus d'un enfant, le taux monte à 48 pour cent en 2023 (contre 32,2 pour cent en 2022). Une petite consolation : Les chèques service accueil, c'est-à-dire la gratuité des crèches, cantines et maison-relais (du moins durant la période scolaire) semblent avoir un réel impact. Pour les ménages monoparentaux avec deux enfants ou plus, ces « avantages en nature » font baisser le taux de pauvreté de neuf points.

L'électorat luxembourgeois n'est pas seulement le plus riche, mais également le plus âgé de l'UE. Cela tombe bien, parce que, statistiquement parlant, les *boomers* autochtones s'en tirent le mieux, en partie parce qu'ils ont fini de rembourser leur prêt. Une bonne partie des électeurs vit dans une bulle de prospérité. Alors que les résidents luxembourgeois ne représentent qu'un quart de l'emploi salarié, ils constituent la moitié des membres du club des dix pour cent les plus riches. Le Statec constate une corrélation entre diplômes et revenus, mais pointe une « exception » : « Tout en figurant parmi les secteurs les plus rémunérateurs, seulement 31 pour cent des employés de l'administration publique y possèdent un diplôme d'études tertiaires ». Pour les Portugais, le taux de risque de pauvreté serait passé de 29 à 42 pour cent, et ceci en seulement une année, note le Statec. L'augmentation est tellement énorme qu'elle ressemble à un *glitch* dans l'enquête EU-SILC, ou plutôt au sein d'un sous-groupe pour lequel l'échantillon s'avère réduit. (La hausse resterait « dans la marge d'erreur statistique », informe le Statec.)

Le Statec fait un X-ray des revenus au Luxembourg, se basant sur les données de l'IGSS. En moyenne, un résident luxembourgeois gagne 6 327 euros par mois (brut). Sur la place financière, on gagne 9 400 euros (brut), suivi de très près par l'enseignement (9 300 euros). La moyenne tombe drastiquement dans le secteur horeca (3 370) et de la construction (4 100). L'écart des revenus ne cesse de se creuser depuis 1996. Les dix pour cent les plus riches concentrent aujourd'hui 24 pour cent des revenus, tandis que les dix pour cent les plus pauvres n'en touchent que 3,5 pour cent. (Les premiers gagnent en moyenne 8,2 fois plus que les derniers.) Et c'est sans compter les patrimoines, dont la Chambre de commerce soulignait, en 2019 déjà, que les inégalités « sont notablement supérieures à celles du revenu ». Cette question reste un angle mort au pays du secret bancaire (pour résidents) où les fortunes se transmettent *tax free* en ligne directe.

Pour se faire une idée (approximative) des fortunes au Luxembourg, on peut consulter la dernière édition du Luxembourg Household Finance and Consumption Survey, réalisé auprès de 2 000 ménages pour le compte de la Banque centrale. « In 2021, the wealthiest 1 percent of households in Luxembourg owned around 15% of total net wealth, the wealthiest 5 percent 34%, the wealthiest 10 percent 48%, and the top 20 percent about two thirds. The bottom fifty percent of households owned less than 9 percent of total net wealth. » Ces estimations contredisent le mythe du Luxembourg comme grande famille homogène, stable et pacifiée. En décembre 2023, Luc Frieden essayait de perpétuer cette image, déclarant dans *Paperjam* : « Les classes moyennes, c'est la quasi-totalité de la population ». ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Das Omen

Nach den Europawahlen versuchte die LSAP, die Welt in Atem zu halten: Wer wird Kommissar in Brüssel? Christoph Hansen oder Nicolas Schmit? Spitzenkandidat Nicolas Schmit müsse mit einem schönen Posten belohnt werden. Premier Luc Frieden spielte mit und schwieg. Dann schickte er Christoph Hansen nach Brüssel. Die Postenfrage war eine Scherzfrage. Die Koalitionsverhandlungen im November sicherten Parlamentsvorsitz und EU-Kommissar der CSV.

Bemerkenswert ist nicht, dass Schmit, sondern sein Ressort abgeschafft wurde. In der nächsten Kommission gibt es keinen Kommissar mehr für Beschäftigung und soziale Rechte. Die Kommissionspräsidentin mit dem Adelsprädikat macht Schluss mit dem Sozialklimbim. Die Krise der deutschen Automobilindustrie verlangt Opfer.

Ursula von der Leyen ersetzt den Beschäftigungskommissar durch einen Kommissar für Verteidigung und Raumfahrt. Reichsminister Rudolf Heß nannte das „Kanonen statt Butter“ (11.10.1936). Der Kommissar der Rüstungsindustrie heißt Andrius Kubilius. Der ehemalige Premierminister Litauens muss sich mit der Kommissarin für Außen- und Sicherheitspolitik absprechen. Das Amt bekleidet Ex-Premierministerin Kaja Kallas aus Estland.

Die ehemalige Verteidigungsministerin von der Leyen berief für Außen- und Verteidigungspolitik zwei Politiker aus Fronstaaten zu Russland. Das gewährleistet die erforderliche Gesinnung: Sie misstrauen Diplomatie, Kompromissen. Sie halten die Europäische Union für Weicheier. „Ils sont dans la main des Etats-Unis.“ Zitiert *Le Monde* einen hochrangigen EU-Beamten (19.9.).

Gleich nach ihrer Amtsübernahme soll Kaja Kallas vertrauliche Verhandlungen beginnen: Um die Europäische Union auf den Wirtschaftskrieg der USA gegen China einzuschwören. Sie auf eine militärische Eskalation um Taiwan vorzubereiten.

Jacques Santer muss neidisch sein: 1999 konnte er den französischen Präsidenten nicht zur Abberufung von Kommissarin Edith Cresson bewegen. Seine ganze Kommission stürzte. Nun brachte Ursula von der Leyen den französischen Präsidenten dazu, Kommissar Thierry Breton abzuufen. Der ehemalige IT-Manager geringschätzte seine Präsidentin. Er legte sich mit Donald Trumps Kumpel, US-Milliardär Elon Musk an.

Mit Raffaele Fitto soll ein Politiker der neofaschistischen Fratelli d'Italia Vizepräsident werden. Er soll die Beziehungen der Kommission zum braunen Stimmenreservoir im Europaparlament pflegen. Wenn Sozialdemokraten oder Grüne sich zieren. Vielleicht stört das Landwirtschaftskommissar Christoph Hansen wenig. Der ehemalige Berater Astrid Lullings und der Handelskammer gilt als anpassungsfähig.

Von 27 Kommissaren sind 22 rechts, rechtsliberal, rechtsradikal. Sie spiegeln die politischen Verhältnisse in den 27 Staaten wider. Klimapolitik, Geschlechterparität werden hintangestellt. Der österreichische Kommissar für Inneres und Migration, Magnus Brunner, darf die Verschleppung Asylbedürftiger organisieren.

Pünktlich zur Vorstellung der Kommission legte der ehemalige Goldman-Sachs- und Zentralbanker Mario Draghi seinen Bericht vor über *The future of European competitiveness*. Er fand heraus: Der Profit der Netzbetreiber auf einem Handy-Abo ist in der Europäischen Union nur halb so hoch wie in den USA (S. 28). Die Union muss wettbewerbsfähiger werden. Zum Beispiel durch teurere Handy-Abos.

Die neue Europäische Kommission ist ein Omen: Der Bankenkrach, die Covid-Seuche, der Ukrainekrieg zeigten die Grenzen des Neoliberalismus. Die besitzenden Klassen wollen sein Ende durch seine Radikalisierung hinauszögern. Daraus erwächst vielleicht ein neues Akkumulationsregime: ungerechter, autoritärer, protektionistischer, kriegerischer. Freudig steigen RN, AfD, NVA, ADR mit an Bord.● ROMAIN HILGERT

Masterclass en rhétorique populiste

IIII Léo Liégeois

La peur rassasiée : L'ADR agite le spectre d'un Luxembourg au bord du gouffre

À l'occasion de la rentrée parlementaire, l'ADR a réuni ce mardi toute la fraction pour une conférence de presse au siège du parti. Le président de la fraction Fred Keup est au micro et se lamente sur un Luxembourg en crise. Il souhaite le retour à un « sou séchert Land ewéi méiglech, wat mer fréier och haten ».

C'est une masterclass en rhétorique populiste. D'ailleurs, Keup se doit de mentionner ce terme. La question parlementaire de l'ADR, portant sur le recensement et la publication de données sur la nationalité des auteurs de délinquance, a été qualifiée de « éischer populistesch » par le ministre de l'Intérieur Léon Gloden (CSV). « Dat soll een als Minister net an eng Äntwert schreiwen », se plaint Keup avant de s'embarquer dans un monologue sur les attaques de couteau. L'absence de statistiques spécifiques démontrerait une tendance générale du gouvernement à cesser de produire des statistiques « wann se net mei gefalen ». Ce long développement avait été introduit par une « Klammer op », devenue dissertation, sur le recensement de la prévalence de la langue luxembourgeoise par le Statec. Long jump.

Prochain sujet : La rentrée scolaire. À part le « Handyverbuet » qui aurait été l'idée du ADR (à ne pas voler !), le vrai sujet pour le parti est l'alphabétisation

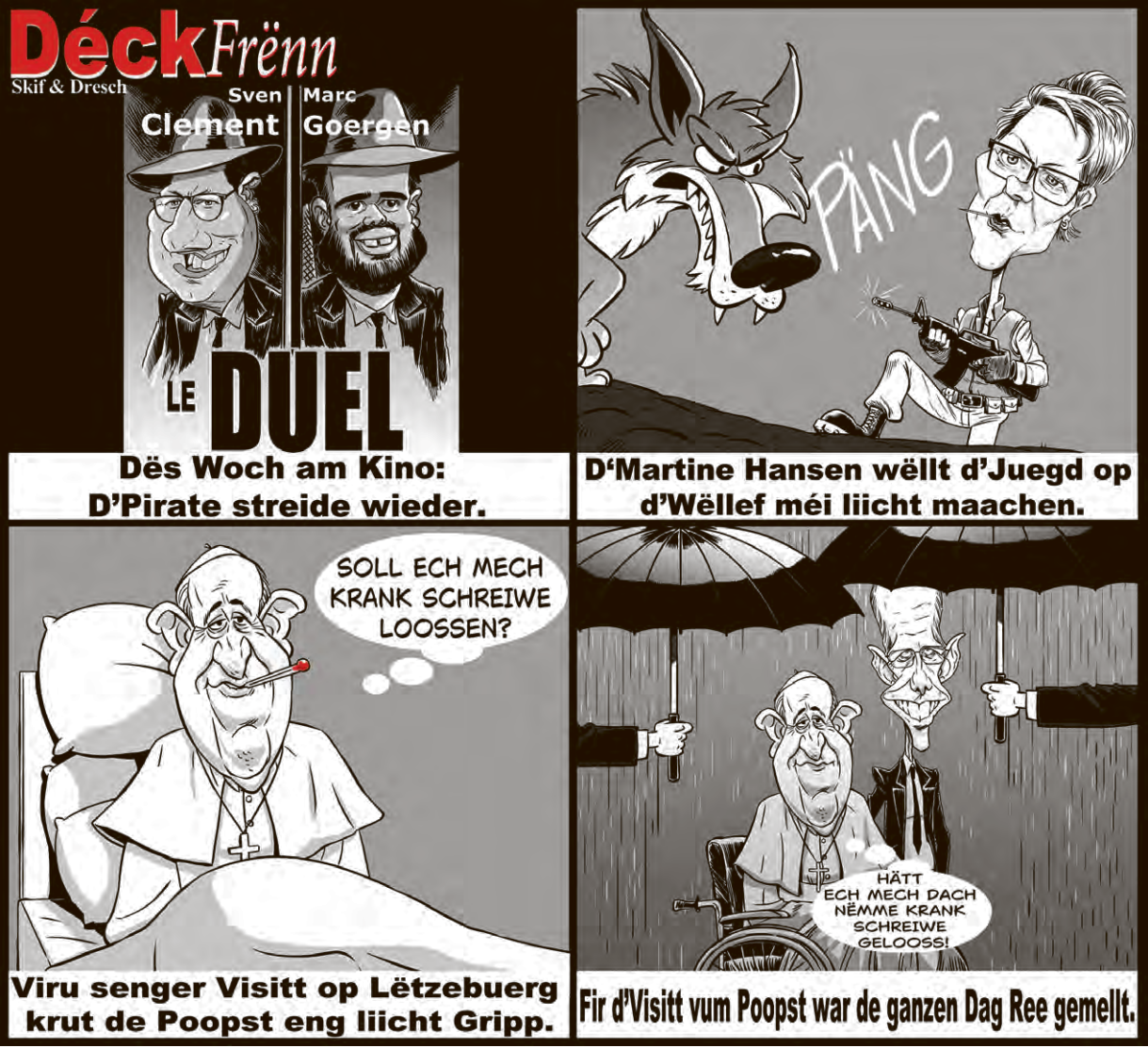
en français. Proche de son discours tenu lors de la Commission de l'Éducation nationale, le 16 septembre, Keup proclame les risques de « Trennung » et « sougenannten nivellement vers le bas » qui menaceraient selon lui, la cohésion sociale. Il considère que débiter la formation des enseignants à ce projet est « onéierlech ». Il préfère attendre des « objektiv Etuden, wat och hei am Land schwéier ass » qui analysent, au-delà de la performance scolaire des élèves, les « Auswierkungen op d'Gesellschaft » de l'alphabétisation en français. Selon lui, de telles évaluations ne pourraient être achevées avant 2030.

Fred Keup aborde ensuite la thématique des migrations en parlant de la croissance démographique. « Ganz vill Saache funktionéieren net méi wéi se sollen », comme les écoles, le système de santé, la sécurité ou l'accès au logement. La politique de « Asselborn an Anerer » aurait mené le pays à ses limites démographiques : « Mer sinn um Bord vun dem wat méiglech ass ». La solution de l'ADR se trouve dans la question : « Wee wëlle mer dann am Land hunn ? ». Pour y répondre, Keup fait référence à une étude néerlandaise qui calcule la valeur ajoutée potentielle d'une personne pour l'État. « Wann do Leit kommen ech soen elo aus Afrika », cela coûterait 600 000 euros à l'État, alors qu'une personne hautement qualifiée

créerait un rendement de 500 000 euros. Les personnes d'origine africaine ne pourraient-elles pas être hautement qualifiées ? Et comment réduire une vie humaine à une valeur monétaire ? Prône-t-il l'expulsion de tous ceux qui ne sont pas considérés rentables ?

Finalement, Keup fait l'éloge du pétitionnaire qui appelait à l'exclusion des thématiques LGBTQI+ de l'éducation des mineurs. Comme l'aurait fait Keup avec Née2015, le pétitionnaire aurait donné une voix aux « Leit dobaussen ». Le succès de la contre-pétition qui revendique de développer d'avantage les thématiques LGBTQI+ et du Vivre Ensemble, serait l'effet de la « Propaganda Maschinn » qu'incarneraient les organisations non-gouvernementales.

Ainsi, l'ADR dépeint un Luxembourg au bord de l'effondrement. Les « sozial Strukturen », la famille et les « sozial Ankeren », comme la vie associative, s'écrouleraient, laissant sombrer les gens dans la dépression. Cette image d'une société à bout de souffle suscite la peur auprès d'une frange de la population que l'ADR prétend représenter. Le parti serait le porte-parole de ce « peuple » délaissé face à des problèmes qui se créent loin de lui : Par le cadre européen qui serait dysfonctionnel, la migration, ou encore les « Politiker dei an enger Bloß liewen ». ●



Starmer auf Freundschaftstour

IIII Claire Barthelemy

Lange ist es her, dass eine britische Regierung Annäherung an die Europäische Union angestrebt hat. Doch genau das hat Keir Starmer in den ersten Monaten seiner Amtszeit getan. Gibt es konkrete Chancen auf eine Reform?

Als Auftakt dieses Neuanfangs galt der Gipfel der Europäischen Politischen Gemeinschaft, der im Juli in Großbritannien nahe Oxford stattfand. „Wir wollen mit Ihnen allen zusammenarbeiten, um die Beziehungen wiederherzustellen, unsere gemeinsamen Interessen wiederzuentdecken und die Bande des Vertrauens und der Freundschaft zu erneuern, die das Gefüge des europäischen Lebens zusammenhalten“, so Starmer, der zu diesem Zeitpunkt noch keine zwei Wochen im Amt war.

Der Premier weiß, dass Großbritannien als Außenstehender nur begrenzten Einfluss auf die Union hat. Statt in Brüssel für den Neustart zu werben, reiste er in die einflussreichsten Mitgliedstaaten Deutschland, Frankreich und Italien. Sein Ziel ist es wohl auch, das Terrain für neue Verhandlungen vorzubereiten, denn 2025 wird das Handels- und Kooperationsabkommen zwischen der EU und dem Königreich neu überprüft. „Im Laufe von 2025 werden wir versuchen, einen deutlich besseren Deal für Großbritannien zu bekommen“, so Starmer letztes Jahr in einem Interview mit der *Financial Times*.

Die größten Anliegen der neuen Regierung sind Wachstum und Grenzsicherung, und Deutschland und Frankreich stehen in diesen Bereichen als Partner natürlich ganz oben auf der Liste.

In Deutschland kündigten Scholz und Starmer einen „bilateralen Kooperationsvertrag“ zwischen Deutschland und Großbritannien an, der die Beziehungen der beiden Länder in Sachen Migration, Handel und Verteidigung vertiefen soll. Der britische Premier beschrieb dies als „einmalige Chance, etwas für die arbeitende Bevölkerung in Großbritannien und Deutschland zu tun“. Im Statement, das die Regierungen nach der Ansage veröffentlichten, wird ein sehr ehrgeiziger Vertrag beschrieben. Die Liste der Bereiche, für die eine „verstärkte Zusammenarbeit“ vorgesehen ist, ist lang: „Marktzugang, kritische Wissenschaft, Innovation und Technologie, saubere Energie, Handel über die Nordsee, Belastbarkeit der Lieferketten, Energiesicherheit und Bildung für den grünen Wandel, biologische Vielfalt und Umwelt“, so das gemeinsame Pressestatement. Um welche Projekte es sich jedoch konkret handelt, ist nicht bekannt. Das Abkommen soll noch in den nächsten Monaten ausgearbeitet werden.

Seit dem Brexit ist der britische Außenhandel eingebrochen. Zwischen 2021 und 2023 sind britische EU-Exporte um 27 Prozent gesunken, Importe sahen einen Rückgang von 32 Prozent

Keir Starmer und Giorgia Meloni am 16. September in Rom



Auch unterschrieben John Healey und Boris Pistorius, die Verteidigungsminister beider Länder, ein Kooperationsabkommen, das unter anderem eine Stärkung der Verteidigungsindustrie vorsieht. Es soll garantieren, dass beide Länder weiterhin eine langfristige militärische Unterstützung der Ukraine miteinander koordinieren.

Starmer erhofft sich, den Handel mit Europa anzutreiben, und hier steht seine Labour-Regierung vor einer großen Herausforderung. Seit dem Brexit ist der britische Außenhandel eingebrochen, wie eine rezente Studie der Aston University in Birmingham zeigt. Zwischen 2021 und 2023 sind britische EU-Exporte um 27 Prozent gesunken, Importe sahen einen Rückgang von 32 Prozent, so die Studie. In Deutschland traf Starmer Geschäftsführer von Siemens Energy und Rheinmetall, Deutschlands größtem Rüstungskonzern. Beide Firmen sorgen direkt und indirekt für Tausende Arbeitsplätze in Großbritannien. Die Regierung hat für Mitte Oktober einen International Investment Summit angekündigt, bei dem noch einmal Investitionen angekurbelt werden sollen.

In Italien zeigte der Premier Interesse an Giorgia Melonis Plan, Geflüchtete, die im Mittelmeer abgefangen werden, in Aufnahmезentren in Albanien zu bringen. Dort werden Asylanträge von Italien verarbeitet – das Abkommen mit Albanien soll schnelle Rückführungen ermöglichen. Die Aufnahmезentren seien in ein paar Wochen betriebsfähig, so Meloni. Zu Hause wurde Keir Starmer, der den Ruanda-Plan der vorigen Regierung abschaffte, dafür stark kritisiert. Will die Regierung nun doch wieder Drittländer in den Migrationsplan einbeziehen? Es bestürzte viele, dass Starmer, der ja Liberaldemokrat ist, an den Plänen einer rechtsradikalen Regierung interessiert ist. „Es ist beunruhigend, dass Starmer versucht, von einer neo-faschistischen Regierung Lehren

zu ziehen“, sagte der Labour-Abgeordnete Kim Johnson dem *Guardian*. „Haben wir nichts aus den Versäumnissen der Tories gelernt? Höhere Sicherheitsmaßnahmen und drakonische Abschiebemaßnahmen können verzweifelte Menschen nicht davon abhalten, Asyl zu suchen, und es besteht die Gefahr erheblicher Menschenrechtsverletzungen“, so Johnson weiter.

Keir Starmers europäische Charmeoﬀensive sah in einem bestimmten Bereich jedoch plötzlich sehr einseitig aus. Und zwar wirbt die Europäische Union für das Youth Mobility Program, das es jungen Menschen unter 30 Jahren ermöglichen soll, vier Jahre lang in der EU zu leben, zu arbeiten und zu studieren. Dies würde natürlich auch Briten zugutekommen, denn momentan sind ihnen ohne Visum nur kurze Aufenthalte in der Europäischen Union erlaubt.

Starmer sagte, dass Großbritannien kein solches Abkommen vorsieht. Die Aussagen von Olaf Scholz während des Treffens mit dem britischen Premier illustrierten dabei deutlich, wie verschieden die Motivationen beider Seiten sind. Er sagte, dass „die Kontakte zwischen unseren Gesellschaften, zwischen Deutschen und Briten, nach dem Brexit und wegen der Covid-19-Pandemie massiv zurückgegangen sind“. Das wolle man ändern, so der Bundeskanzler. „Wer sich gut kennt, versteht sich besser“, sagte Scholz. Großbritanniens Sicht könnte man jedoch so zusammenfassen: Investitionen und Hilfe bei Abschiebungen – gerne. Kultureller Austausch, nein danke.

Keir Starmers europäischer Neustart ist ein schwieriger Balanceakt. Das isolierte Großbritannien mit seinen leeren Staatskassen braucht Europa mehr als umgekehrt. Doch auf der Insel sollen Wähler das nicht zu sehr spüren. Denn 52 Prozent der Bevölkerung stimmte nunmal für den EU-Austritt und dafür, dass das Königreich wieder „die

Kontrolle zurücknimmt“ und – ganz wichtig – weniger Migranten auf die Insel lässt.

Immer wieder betont Starmer, dass er den Brexit nicht rückgängig machen werde, doch eine Lockerung von Einwanderungsregeln würden viele genauso interpretieren. Dass es sich beim Mobilitätsprogramm um eine beschränkte Aufenthaltserlaubnis handelt und nicht um unbegrenzte Bewegungsfreiheit, wird für viele keinen Unterschied machen. Denn wie schon vor der Brexit-Wahl würden konservative und rechte Politiker, sowie die Boulevardpresse, wieder Immigrationsängste schüren, bei denen Fakten auf der Strecke blieben. Wenn Europäer also wieder leichter auf die Insel kommen können, kann das zum Problem für Starmer werden. Er wäre schließlich nicht der erste britische Premier, der sich an EU-Verhandlungen die Zähne ausbeißen würde.

In Brüssel hingegen läuft Großbritannien die Gefahr, wieder als Rosinenpicker gesehen zu werden, der mit Konzessionsforderungen den guten Willen der Mitgliedstaaten testet. Ob dieses Image noch gerechtfertigt ist, könnte sich bald herausstellen: Britische Medien berichteten letzte Woche, dass man in Brüssel gerade an einem überarbeiteten Vorschlag für das Mobilitätsprogramm arbeite, das Großbritannien abgelehnt hat. Die neue Version sieht vor, dass Europäer heimische Gebühren in Großbritannien zahlen. Eine Ablehnung könnte Großbritanniens Wunsch nach neuen Abkommen gefährden, warnten EU-Vertreter, so der *Guardian*.

Es ist erleichternd, wieder freundliche Töne zwischen der Europäischen Union und dem Vereinigten Königreich zu hören. Doch ob diese Freundlichkeit auch zu einer konkreten Reform führt, bleibt abzuwarten. Die Europäische Union hat jedenfalls weiterhin die Oberhand. ●

Das verkannte Modell

IIII Céline Zimmer

Wunskooperativen werden in Luxemburg nach wie vor nicht richtig verstanden. Dabei können sie ein wirksamer Beitrag zur Linderung der Wohnungskrise sein

„La pénurie de logements abordables et locatifs représente un des principaux défis auxquels le Luxembourg est confronté. La crise du logement constitue depuis des années la première préoccupation de nos citoyens.“ So steht es im Koalitionsvertrag der CSV-DP-Regierung. Zu Bekämpfung der Wohnungskrise schlägt sie unterschiedliche Strategien vor, etwa zur Dynamisierung des Bausektors, zur Unterstützung von Erstkäufer/innen und zur geplanten Grundsteuer. Etwas weiter unten findet man im Abschnitt „For-

mes alternatives de logements et de vie“, eingepfercht zwischen dem Vorhaben „Tiny Houses“ und „Co-Living“ zu unterstützen, den folgenden Satz: „La création d’un cadre légal spécifique pour les coopératives de logement et les communautés résidentielles sera analysée.“

Da stehen sie also, die Wohngenossenschaften, und werden in dem 209 Seiten langen Koalitionsvertrag immerhin mit einem halben Satz erwähnt. Dass dieses Modells unter den

alternativen Wohnformen geführt wird, und dass es so spärlich präsent ist in einem Regierungsprogramm mitten in einer Wohnungskrise, lässt sich wohl nur so erklären: Wohngenossenschaften werden von der Luxemburger Politik seit Jahren fehlinterpretiert.

Was Wohngenossenschaften – oder „Wunskooperativen“, wie sie unter Berücksichtigung der vorherrschenden politischen Ideologie eher genannt werden sollten, wenn sie eine größere Resonanz in der aktuellen Wohnungspolitik erfahren wollen – so wirkungsvoll macht, ist ihr Eigentums- und Finanzierungsmodell. Darin unterscheiden sie sich, anders als alternative Wohnformen, grundlegend von konventionellen Wohnmodellen. Ihre juristische Gesellschaftsform, die seit 1915 im Gesetz als „société coopérative“ festgeschrieben ist, gibt dabei weder eine Architekturtypologie noch einen Wohnalltag vor. Einfamilienhaus-Siedlungen, Mehrfamilienhäuser und sogar Tiny-House-Siedlungen können ebenso gut genossenschaftlich oder „kooperativ“ organisiert und verwaltet werden wie gemeinschaftliche Wohnprojekte.

Wunskooperativen bieten einen „dritten Weg“, auf dem den Bewohner/innen als Mitglieder der Kooperative eine bipolare Rolle zukommt: Sie sind Mieter/innen im eigenen Haus. Wunskooperativen gibt es weltweit. Sie variieren nicht nur in ihrer Wohnform und Architektur, sondern auch je nach Größe, nationalem Kontext und geltender Gesetzgebung sowie nach ihren hauseigenen Statuten, und damit auch in ihrer Auswirkung auf die Schaffung von bezahlbarem Wohnraum.

Das ursprüngliche Modell kann als emanzipatorischer Akt der Selbsthilfe durch eine kooperative Ökonomie beschrieben werden. Zur Gründung einer Kooperative tun sich unterschiedliche Mitglieder (meist Wohnungssuchende) zusammen. Sie formulieren ihre Satzung und gründen die Gesellschaft. Aus gemeinsamen finanziellen Mitteln realisieren Wunskooperativen anschließend Wohnprojekte, in die die Mitglieder einziehen können. Der gesamte Wohnraum bleibt Eigentum der Kooperative und kann nicht in Einzeleigentum für die Mitglieder umgewandelt werden. Ihnen steht jedoch sowohl ein Nutzungsrecht – also ein (lebenslanges) Wohnrecht in der ihnen zugewiesenen Wohnung – als auch ein Mitbestimmungsrecht in der Kooperative zu. Anders als bei anderen Gesellschaftsformen gilt bei den meisten Kooperativen das Prinzip *one person, one vote*: Die Entscheidungsmacht der Mitglieder wird nicht durch die Höhe ihrer Anteile bestimmt, Beschlüsse unterliegen somit einer horizontalen Hierarchie.

Ein weiteres Unterscheidungsmerkmal von Wunskooperativen gegenüber konventionellen Wohnmodellen besteht darin, dass sie grundsätzlich nicht auf die Erwirtschaftung von Profiten ausgerichtet sind. Unternehmensziel einer Wunskooperative ist die Versorgung ihrer Mitglieder mit bezahlbarem Wohnraum. Der *not-for-profit*-Grundsatz sorgt dafür, dass der Wohnraum von Wunskooperativen im Vergleich zum freien Wohnungsmarkt bezahlbarer ist. Das äußert sich unter anderem in der Mietkalkulation: Die wohnenden Mitglieder zahlen eine „Kostenmiete“, die sich aus den tatsächlich anfallenden Kosten für den Wohnraum zusammensetzt. Da Profite entfallen, die in die meisten Marktmieten eingerechnet und anschließend von den Abnehmer/innen bezahlt werden, ist die Kostenmiete zwangsläufig günstiger.

In ihrer Kombination befähigen die drei Prinzipien Selbstverwaltung, kooperatives Eigentum und Abwesenheit



Die Baugruppe Cohousing Bouneweg (bestehend aus früheren Gründungsmitgliedern von AdHoc) ist dieses Jahr in ein Mehrfamilienhaus auf dem Kaltreis eingezogen. Errichtet wurde das Gebäude auf einem kommunalen Grundstück

Ballinpit

profitorientierter Motivationen *Wunnnkooperativen* dazu, dekommodifizierten und langfristig bezahlbaren Wohnraum zu schaffen. Dass es sich bei diesem Wohnraum auch um alternative Wohnformen handeln kann, spielt eine eher untergeordnete Rolle, auch wenn das Zusammenspiel der drei Prinzipien in der Tat häufiger dazu führt, dass *Wunnnkooperativen* auf gemeinschaftliche Wohntypologien (und somit auch raumeffizientere Wohnraumplanung) zurückgreifen als konventionelle Anbieter/innen und Einzelleigentümer/innen. Zum einen lassen sich gemeinschaftlich genutzte Räume leichter umsetzen, wenn sie nicht in Einzelleigentum verrechnet und umgewandelt werden müssen. Zum anderen wird die Planung des Wohngebäudes nicht von den Einzelinteressen der Bewohner/innen geleitet, sondern von den Einheitsinteressen der Kooperative. Dadurch lassen sich beispielsweise auch flexible Wohntypologien leichter umsetzen, mit denen auf die Veränderungen von Haushaltskonstellationen reagiert werden kann. Allgemein bauen Wohngenossenschaften mit besonders hoher architektonischer Qualität. Wer sich die Architekturpreise für Wohnungsbauten der letzten Jahre anschaut, wird überrascht sein, wie viele davon von *Wunnnkooperativen* errichtet wurden.

Neben ihrer architektonischen Qualität und den positiven Auswirkungen auf ihre Nachbarschaften können sie jedoch vor allem – und das ist zurzeit sicherlich relevanter – einen substanzialen Beitrag zur Linderung von Wohnungskrisen leisten. Das wurde in einigen Ländern ausreichend belegt.

Die ersten Wohngenossenschaften entstanden in Europa bereits Ende des 19. Jahrhunderts. Sie waren für Arbeiter/innen eine Möglichkeit, der Wohnungskrise der Industrialisierung entgegenzuwirken. Auch in Luxemburg wurde das Modell zu jener Zeit diskutiert. Das erste wohnungspolitische Gesetz von 1906 hielt fest, dass neben privaten Erstkäufer/innen und gemeinnützigen Wohnungsbaugesellschaften auch Baugenossenschaften auf die sogenannten „billigen Kredite“ zurückgreifen konnten. In einer überarbeiteten Version des Gesetzes wurde hinzugefügt, dass sie von staatlich finanzierten Bauprämien Gebrauch machen konnten, die zehn Prozent der Bausumme bezuschussten. 1920 gründete sich dann die erste *Wunnnkooperative* des Landes. Die 32 Mitglieder, von denen der Großteil als Maurer und Zimmererleute tätig war, nannten ihre Kooperative „Le Progrès“ und konnten mit der finanziel-

Wie kann es sein, dass eine von 15 Zürcher Arbeitern in Eigeninitiative gegründete Wunnnkooperative ein Jahrhundert später einen zehnmal höheren Wohnungsbestand aufweisen kann, als die SNHBM?

Gemeinschaftsraum im Mehrfamilienhaus der Baugruppe Cohousing Bouneweg



len Unterstützung der Stadt Luxemburg, der Arbed und der Industriegesellschaft Terres Rouges 17 Einfamilienhäuser im Val Sainte Croix in Luxemburg-Stadt errichten. Zwei Jahre nach der Gründung wurde die finanzielle Hilfe eingestellt, die Kooperative liquidiert und ihr gesamter Wohnraum zum Einkaufspreis an die Stadt verkauft.

Welches (langfristige) Potenzial in *Wunnnkooperativen* steckt und welche Auswirkungen sie Jahre nach ihrer Gründung auf die Wohnungslandschaft haben können, zeigen etliche Beispiele aus dem Ausland. In der Schweiz etwa gründeten 15 Arbeiter/innen im Jahr 1916 die „Allgemeine Baugenossenschaft Zürich“ und begannen kurz darauf mit dem Bau von fünf Reihenhäusern. Heute besitzt die älteste *Wunnnkooperative* Zürichs 5 052 Wohnungen, deren Mieten mit im Durchschnitt 13 Schweizer Franken pro Quadratmeter deutlich unter den Marktmieten der Stadt liegen (aktuell durchschnittlich 20 Franken pro Quadratmeter).

Im direkten Vergleich dazu: Der Wohnungsbestand der Wohnungsbaugesellschaft SNHBM, die etwa zur gleichen Zeit (1919) in Luxemburg unter dem damaligen Namen „Gemeinnützige Anonyme Baugesellschaft für billige Wohnungen“ gegründet und in den 1950-er Jahren zur nationalen Gesellschaft wurde, besteht zurzeit landesweit aus 532 Mietwohnungen.

Wie kann es sein, dass eine von 15 Arbeitern in Eigeninitiative und mit dem Ziel der Selbsthilfe gegründete *Wunnnkooperative* ein Jahrhundert später einen zehnmal höheren Wohnungsbestand aufweisen kann, als eine Wohnungsbaugesellschaft, die von Staat, Gemeinden, Rentenkasse und *Spuerkeess* finanziert wird? Die Antwort hat zwei Aspekte, die beide die ökonomische Nachhaltigkeit von Maßnahmen und Konzepten zur Schaffung von bezahlbarem Wohnraum absichern.

Erstens verfolgen vor allem gemeinnützige *Wunnnkooperativen* eine klare Wachstumsstrategie. Sie besteht darin, den Wohnungsbestand kontinuierlich zu erweitern – auch nachdem die Wohnbedürfnisse der Gründungsmitglieder befriedigt sind: Nach der vollständigen Tilgung des Immobilienkredits wird die Kostenmiete für die Wohnungen nicht gesenkt, sondern im Betrag unverändert weiter erhoben. So erwirtschaftet die Kooperative einen Überschuss, mit dem sie weitere Wohnprojekte realisieren kann. Es entsteht ein Schneeballeffekt, durch den *Wunnnkooperativen* ihren Bestand an Wohnraum exponentiell steigern können.

Zweitens ist der Wohnraum von Kooperativen prinzipiell gegen Privatisierung geschützt. Einen ersten Schutz gewähren Gesetze sowie die Satzungen der Kooperativen. Diese können beispielsweise vorgeben, dass der Wohnraum nicht auf dem freien Markt veräußert werden kann. Einen zusätzlichen Schutz bilden die Mitglieder der Kooperative. Über eine Privatisierung der Immobilie müssen sie

sich einig werden. Dass das nur selten passiert, kann neben ideologischen Motivationen auch durch die bipolare Rolle der Mitglieder erklärt werden: Es besteht für sie wenig Anreiz, den Wohnraum zu verkaufen, den sie selbst bewohnen.

Um zu erkennen, welche Auswirkungen ein solcher doppelter Schutz gegen Privatisierung haben kann, genügt ein kurzer Blick zurück. Gegen Ende des 20. Jahrhunderts wurden öffentliche Immobilien europaweit im großen Stil privatisiert. Der damals vorherrschende politische Zeitgeist sah die Wohnungskrise der Nachkriegszeit als gelöst an. Auf Wohnungsbeihilfen oder sozialen Wohnungsbau mussten nur noch wenige Haushalte zurückgreifen. Welchen Grund hätte es also für die öffentliche Hand gegeben, ihre Immobilien zu behalten? Heute können wir feststellen, dass Wohnungskrisen sich zum einen immer wieder verschärfen oder neu ausbrechen, und dass es zum anderen jene Immobilien (Wohnungen und Grundstücke) sind, die der öffentlichen Hand nun fehlen, um eine Handlungsmacht in der aktuellen Krise zu erlangen. *Wunnnkooperativen* sind als private Gesellschaften vor solchen kurzfristigen politischen Entscheidungen eigentlich geschützt, können jedoch stark von ihnen beeinflusst werden. In einigen Ländern wurden diese Kooperativen im Liberalisierungszeitalter dereguliert. Der Wegfall des juristischen Schutzes hatte zum Teil gravierende Folgen. In Norwegen beispielsweise wurde in den 1980er Jahren sämtlicher kooperative Wohnraum, der seit Beginn des 20. Jahrhunderts mühsam aufgebaut worden war, von gesetzlichen Regelungen entbunden. Seither können dort einzelne Wohnungen von Kooperativen ebenso frei auf dem Markt gehandelt werden wie Eigentumswohnungen.

In Luxemburg besteht zurzeit nur eine *Wunnnkooperative*. AdHoc hatte sich 2016 gegründet, hat es aber auch acht Jahre später noch nicht geschafft, ein Wohnprojekt zur realisieren. Mit ihrem Projekt am Réimerwee im Stadtteil Kirchberg stand die Kooperative 2019 kurz davor. Es scheiterte unter anderem daran, dass der Eigentümer des Grundstücks (der Fonds de Kirchberg) die laut Vertrag auf 99 Jahre angesetzte Erbpacht nicht in jährlichen Tranchen, sondern auf einen Schlag ausgezahlt bekommen wollte. Die stolze Gesamtsumme von circa vier Millionen Euro konnte die Kooperative nicht aufbringen. Und so verschwanden die Baupläne für das 1 500 Quadratmeter große Wohnprojekt in der Schublade. Die *Wunnnkooperative* hatte über die Jahre das erarbeitet, was die Wohnungspolitik nun bereits für die zweite Legislaturperiode im Koalitionsvertrag einer Regierung stehen hat: Ihre Mitglieder besuchten Projekte von Wohngenossenschaften im Ausland, arbeiteten eine komplette Satzung aus und verhandelten mit Politiker/innen und anderen Entscheidungsträger/innen. Alles auf freiwilliger Basis.

[...]

[Fortsetzung von Seite 11]

Heute sind die meisten Mitglieder von AdHoc müde. Einige von ihnen bewohnen mittlerweile Eigentumswohnungen, andere haben sich auf einem Grundstück in Bonneweg niedergelassen, das in einem Wettbewerbsverfahren von der Stadt Luxemburg an Baugruppen ausgeschrieben wurde. Immer mal wieder gibt es Neuigkeiten von der *Wunnkooperative*. Ende 2020 erlangte sie beispielsweise den gemeinnützigen Status einer Société d’impact sociétal (SIS). Diesen Gesellschaftszusatz „Sozialunternehmen“ können in Luxemburg sämtliche Gesellschaftsformen (SA, SÀRL, SÀRL-S und eben auch SCOP) beantragen. Dazu müssen die Unternehmen sich an einen Katalog von Vorgaben halten (beispielsweise Regelungen zu Dividenden) und erhalten im Gegenzug Vorteile, wie Steuervergünstigungen.

Interessant für Unternehmen, die sich der Schaffung von Wohnraum widmen, wird der SIS-Zusatz vor allem durch das damit verbundene Anrecht auf die „Aides à la pierre“. Dabei handelt es sich um eine Beteiligung des Staates an den Kosten für Bau, Planung und gegebenenfalls Erwerb des Grundstücks zur Schaffung von bezahlbarem Wohnraum. Im aktuellen Gesetz *Loi modifiée du 7 août 2023 relative aux logements abordables* werden SIS-Unternehmen als „promoteur sans but de lucre“ definiert und können somit von der Förderung Gebrauch machen. Über etliche Umwege und eine Bastelei aus unterschiedlichen Gesetzen und Gesellschaftsformen können sich gemeinnützige *Wunnkooperativen* als SCOP SIS heute eine 75-prozentige Kostenübernahme des Staates für die Errichtung ihrer Wohnungen sichern.

Ein kurzer Blick auf diese komplexe juristische Tüftelei macht jedoch deutlich, dass die Gesetze nicht auf *Wunnkooperativen* zugeschnitten sind. Das lässt sich neben vielen offenen Fragen (beispielsweise bezüglich der Eintragung des Wohnraums in das nationale Register für bezahlbaren Wohnraum, Renla) auch daran erkennen, dass einige Gesetzeslücken bestehen. Ein Beispiel ist die temporäre Bindung, die mit den „Aides à la pierre“ für SIS-Unternehmen einhergeht. Nach aktueller Rechtslage sind diese Unternehmen an bestimmte Bedingungen für Mietkalkulation, Wohnungsbelegungen und Verkaufsoptionen gebunden. Nach Ablauf von 40 Jahren laufen diese Bindungen jedoch aus. Theoretisch ist es einer SCOP SIS daher möglich, mit 75-prozentiger

Beteiligung vom Staat Wohnraum zu errichten und ihn 40 Jahre später mit extrem hohem Gewinn zu verkaufen.

Dass diese Gesetzeslücken bestehen, liegt wahrscheinlich an einem Mangel an Erfahrungen mit *Wunnkooperativen*. Vielleicht aber auch am Trial-and-Error-Ansatz, der in der Luxemburger Wohnungspolitik gerne praktiziert wird: Erstmal schnell reagieren; wenn es später Probleme gibt, justieren wir nach. So etwa bei der Vergabe öffentlicher Grundstücke in Erbpacht, die bis 2008 kein Vorkaufsrecht für die öffentliche Hand vorsah. Einige Haushalte konnten damals (stark) vergünstigt öffentliche Immobilien erwerben, die sie heute auf dem freien Wohnungsmarkt verkaufen können. Die zyklische Natur von Wohnungskrisen verdeutlicht jedoch, dass sich in der Wohnungspolitik vor allem langfristige Strategien bewähren. Oder mit anderen Worten: Wer mit öffentlichen Geldern den Zugang zu bezahlbarem Wohnraum erleichtert bekommt, der sollte auch tatsächlich nicht die Möglichkeit haben, diesen Wohnraum später mit Gewinn zu verkaufen, auf diese Weise die freie Wohnungsmarktwirtschaft zu füttern und die Wohnungskrise weiter zu verschärfen.

Solche Fehler bei der Ausarbeitung der rechtlichen Rahmenbedingungen für *Wunnkooperativen* in Luxemburg heute schon zu antizipieren, darin besteht die echte Chance für die Wohnungspolitik. Neben einer langfristigen Sicherung des Wohnraums der Kooperativen vor einem Verkauf oder einer Vermietung auf dem freien Markt sollte die Politik auch konkrete Regelungen zur Expansion des Wohnraums juristisch einbetten. Eine 75-prozentige Beteiligung mit öffentlichen Geldern ist möglicherweise angebracht, wenn damit dauerhaft und langfristiger Wohnraum für eine Gruppe an Menschen und deren Kindern entsteht. Besonders wirkungsvoll wird das, wenn der Wohnraum konstant erweitert wird. Vorausgesetzt, die Politik handelt jetzt umsichtig, könnten die 75 Prozent eine fruchtbare Förderung privat geführter Wohnungsunternehmen darstellen, die langfristig verpflichtet sind, bezahlbaren Wohnraum nicht nur zu erhalten, sondern auch kontinuierlich neuen zu schaffen. Kurzum: Für die Politik eine lohnende Investition. Für die Bewohner Engagement im Tausch gegen bezahlbaren Wohnraum.

Wenn die Wohnungspolitik die Mechanismen von *Wunnkooperativen* erst einmal versteht, wird sie erkennen, dass diese Investitionen auch zu einer Entlastung (oder zu-

Die Politik wird
Wunnkooperativen
hoffentlich nicht länger als
Nischenprojekte der „formes
alternatives de logements et
de vie“ fehlinterpretieren

mindest einer Unterstützung) des öffentlichen Wohnungsbaus führen können. Beginnen muss sie jetzt allerdings erst einmal damit, die landesweite Aufklärung über und die Umsetzung von *Wunnkooperativen* in ihrer Dringlichkeit zu verstehen und die Tragweite dieses Wohnmodells zu erfassen. Sie wird *Wunnkooperativen* anschließend hoffentlich nicht länger als Nischenprojekte der „formes alternatives de logements et de vie“ fehlinterpretieren, sondern sie als das anerkennen, was sie tatsächlich sein können: bedeutende Protagonisten für die Schaffung von bezahlbarem Wohnraum zur Bekämpfung der Wohnungskrise sowie für den Erhalt und die Vermehrung dieses Wohnraums zur Eindämmung kommender Wohnungskrisen.

Erfreulicherweise ist vor Kurzem das Interesse an *Wunnkooperativen* in Luxemburg etwas lauter geworden. Sowohl auf nationaler als auch auf kommunaler Ebene werden derzeit erste konkrete Gespräche geführt. Daran wird sich zeigen, wer sich tatsächlich langfristig und zielführend engagiert, um die Entstehung von *Wunnkooperativen* voranzutreiben und umzusetzen. ●

Céline Zimmer ist Architektin und Forscherin. Sie hat 2023 an der Universität Luxemburg zum Thema *Wunnkooperativen* promoviert. Anfang 2024 hat sie gemeinsam mit Florian Hertweck das Architektur- und Stadtplanungsbüro Less Yellow in Bettendorf gegründet.



Eine der drei
Wohnungen im
Mehrfamilien-
haus der
Bonneweger
Baugruppe

„Déi Lekt va PWC“

IIII Luc Laboulle

**In der Caritas-Affäre
überschlagen sich
die Ereignisse.
Hut und OGBL streiten
über Verträge, der
Kardinal wäscht seine
Hände in Unschuld.
Nur der Premierminister
schweigt**

Sozialkonflikt Die Stimmung war angespannt am Mittwochmittag im Casino Syndical in Bonneweg, wo sich rund 150 Beschäftigte der vom Finanzskandal betroffenen Fondation Caritas Luxemburg und Caritas Accueil et Solidarité asbl eingefunden hatten. Der OGBL hatte wochenlang gezögert, bevor er sie schließlich doch zusammenrief, um sie davon zu überzeugen, sich am Freitag einer Protestkundgebung vor dem Caritas-Hauptsitz in der Rue Michel Welter anzuschließen (die der OGBL gestern kurzfristig vor die Abgeordnetenversammlung verlegte). Gewerkschaftssekretär Smail Suljic berichtete den Beschäftigten von einer Versammlung, die er und die Delegierten am Montagabend mit Tiphaine Gruny von PWC und dem Verwaltungsratspräsidenten der neuen Vereinigung Hëllef um Terrain (Hut), Christian Billon, hatten. Um „Interessenkonflikte“ zu vermeiden, war Billon diese Woche aus dem Krisenkomitee zurückgetreten, das CSV-Premierminister Luc Frieden eingesetzt hatte, um die um 61 Millionen Euro betrogene Caritas zu restrukturieren und neu aufzubauen. Gruny sollte ihn dabei unterstützen.

Die Atmosphäre bei dem Treffen am Montag sei „inacceptable“ gewesen, berichtete Smail Suljic den Caritas-Mitarbeiter/innen am Mittwoch auf Französisch – die meisten von ihnen sind Grenzpendler. „Man hat uns angeschrien, über uns gelacht, uns vorgeworfen, der OGBL wolle alles zerstören“, sagte Suljic. Gruny und Billon – „déi Lekt va PWC“, wie Noch-Caritas-Präsidentin Marie-Josée Jacobs sie am Dienstag gegenüber RTL bezeichnete – wollen die rund 350 betroffenen Beschäftigten überreden, ihren Vertrag mit der alten Caritas aufzulösen und gleichzeitig einen neuen mit Hut zu unterzeichnen. Obwohl auch Hut an den im Sozial- und Pflegesektor geltenden SAS-Kollektivvertrag (der im Dezember ausläuft und dessen Verlängerung noch aussteht) gebunden ist, befürchtet der OGBL, dass die neuen Verträge Verschlechterungen für die Mitarbeiter beinhalten könnten – ihnen ihr angehäufter Resturlaub, bereits geleistete Überstunden und die Jahresendzulage gestrichen werden. Noch mehr Angst hat der OGBL davor, dass mit der Vertragsunterzeichnung die Personaldelegation verschwindet. Zumindest für ein Jahr, denn Delegierter kann laut Gesetz nur werden, wer seit mindestens einem Jahr in einem Betrieb arbeitet. Während dieser Periode wäre Hut dann – wie PWC – „gewerkschaftsfrei“, die Beschäftigten hätten keine Interessenvertretung mehr und der OGBL könnte keinen Sozialplan aushandeln für die Mitarbeiter/innen, die nicht übernommen werden, was für Hut günstiger wäre.

Der Verlust der Betriebszugehörigkeit hätte auch zur Folge, dass die gesetzlichen Kündigungsfristen kürzer würden, alle Mitarbeiter/innen möglicherweise wieder eine Probezeit absolvieren müssten. Um eine Verschlechterung der Arbeitsbedingungen zu vermeiden, will der OGBL sich bei der Protestaktion am Freitag mit Nachdruck dafür einsetzen, dass die alte Caritas im Rahmen einer Unternehmensübertragung in die neue Hut überführt wird. PWC und der Verwaltungsrat von Hut, der fast ausschließlich aus CSV- und DP-nahen Versicherungsbossen, Geschäftsanwält/innen und früheren

[...]

[Fortsetzung von Seite 13]

PWC-Mitarbeitern besteht (*d'Land*, 20.9.2024), lehnt das jedoch ab. Laut OGBL mit der Begründung, dass eine Unternehmensübertragung wegen der Konventionen mit dem Staat gesetzlich nicht möglich sei beziehungsweise Hut die Schulden der Caritas dann mit übernehmen müsse. Christian Billon wollte sich diese Woche auf *Land*-Nachfrage nicht äußern und verwies auf eine Pressekonferenz, die am 1. Oktober stattfinden soll. Suljic betonte gestern, dass mehrere Anwälte dem OGBL bestätigt hätten, dass eine Unternehmensübertragung in Fällen wie dem der Caritas problemlos ohne Schuldentransfer möglich, ja sogar üblich sei. Guy Castegnaro, in Arbeitsrecht spezialisierter Anwalt, der fast ausschließlich Betriebe vertritt, sagte am Mittwoch dem *Radio 100,7*: „Wann déi selwecht Aktivitéiten, genau déi selwecht Aktivitéiten, vun där neier Entitéit iwwerholl ginn tel quel, da si mir – elo ganz neutral gesinn – am Kader vun enger Betribsiwwernam wéi se eist Aarbechtsgesetz virgesäit.“ Den Beschäftigten riet der OGBL davon ab, die Kündigung ihres alten Vertrags und den neuen zu unterzeichnen, auch weil Hut es bislang abgelehnt hat, der Gewerkschaft und den Mitarbeiter/innen Einblick in die Verträge zu gewähren.

Obwohl am Mittwoch fast alle Angestellten die Vorteile einer Unternehmensübertragung einsahen, lehnten manche es ab, sich an der Protestaktion am Freitag zu beteiligen. Tatsächlich war es Tiphaine Gruny und Christian Billon gelungen, die jeweiligen Personaldelegationen von Fondation Caritas Luxemburg und Caritas Accueil et Solidarité gegeneinander auszuspielen. Während Gruny den Delegierten der Stiftung (mit rund 250 Beschäftigten) jegliche Informationen zu den neuen Verträgen vorenthielt, versprach sie denen von Caritas Accueil et Solidarité (mit nur halb so vielen Beschäftigten) am Dienstagabend, dass bestimmte Errungenschaften erhalten blieben und die Mehrheit der Angestellten übernommen würden. Schriftliche Zusagen gab sie nicht, doch die mündlichen reichten offensichtlich aus, um einige Mitarbeiter/innen davon zu überzeugen, sich mit den anderen zu entsolidarisieren. Eine Beschäftigte, die laut Organigramm dem erweiterten Direktionskomitee der Caritas angehörte, meinte am Mittwoch auf dem Gewerkschaftsmeeting, dass es in dieser Angelegenheit nicht um den OGBL, sondern um Arbeitsplätze gehe: „Vielleicht bleiben Leute auf der Strecke, aber so ist das nun mal.“ Sie erntete Buhrufe. Andere schlugen vor, eine Charta auszuarbeiten, in der der Verwaltungsrat von Hut sich dazu verpflichten soll, bestimmte Errungenschaften zu übernehmen. Auf diese Weise könne man vermeiden, auf die Straße gehen zu müssen. Die Angst vor dem Arbeitsplatzverlust war bei manchen Beschäftigten deutlich zu spüren; offenkundig unterschätzten sie die systemische Bedeutung der Caritas für das Luxemburger Sozialwesen, befürchteten Massenentlassungen.

Präzedenzfall Die meisten Anwesenden sprachen sich jedoch dafür aus, geeint und solidarisch aufzutreten. Carole Reckinger, seit Jahren verantwortlich für den Bereich *Plaidoyer politique* bei der Caritas, warnte am Mittwoch vor einem Präzedenzfall: „So etwas hat es im sozialen Sektor in Luxemburg noch nie gegeben.“ Tatsächlich scheint die Regierung den Finanzskandal nutzen zu wollen, um die Caritas in einen reinen Dienstleistungsbetrieb umzuwandeln. Die Bereiche *Plaidoyer politique* und *Plaidons responsable* (Sensibilisierung) hat Hut abgeschafft, ihre Mitarbeiter/innen werden (voraussichtlich) entlassen. In der offiziellen Mitteilung zur Gründung der Organisation, die Billon am 12. September verschickte, hieß es wortwörtlich: „L'objectif de cette nouvelle structure est d'œuvrer contre la lutte contre la précarité au quotidien.“

Die Kritik der sozial engagierten Zivilgesellschaft an sozialen Ungleichheiten und zunehmender Armut, am Bettelverbot und neoliberaler Politik scheint von der CSV-DP-Regierung unerwünscht. Ähnliche Beanstandungen waren schon laut geworden, als DP-Außenminister Xavier Bettel im Frühjahr ankündigte, die Finanzierung für den Sektor Sensibilisierung und Bildung für nachhaltige Entwicklung der entwicklungspolitischen und humanitären Nichtregierungsorganisationen zu restrukturieren (*d'Land*, 9.8.2024). *Land*-Informationen zufolge will die Finanzinspektion IGF künftig häufiger und regelmäßiger Audits vornehmen bei Organisationen, die eine Konvention mit dem Staat haben und von ihm Geld erhalten. Visiert sind nicht ausschließlich Vereinigungen aus dem sozialen Sektor oder aus dem der Entwicklungshilfe – aber auch sie. Ob die IGF diese Audits selbst durchführt oder die Regierung daraus ein neues Geschäftsfeld für PWC oder andere Big Four-Unternehmen macht, ist noch unklar.

Unklar ist, inwieweit die Regierung in die Übernahme der Caritas durch Hut impliziert war. Der Verwaltungsrat setzt sich größtenteils aus Vertrauten des Premierministers und des Vizepremierministers zusammen

Die „alte“ Caritas, wie sie bislang existierte, dürfte jedenfalls Geschichte sein. Vieles spricht dafür, dass nach der Übernahme durch Hut ein Insolvenzverfahren eingeleitet wird. Neben 30 Beschäftigten in Luxemburg sollen auch 70 Mitarbeiter/innen im Südsudan und in Laos entlassen werden – im Idealfall über einen Sozialplan. Xavier Bettel hatte sich geweigert, die Caritas mit den benötigten Fünf Millionen Euro zu unterstützen, um die internationalen Projekte weiterzuführen. In einer parlamentarischen Anfrage berichteten diese Woche die Grünen, Bettel habe das kürzlich in einer Sitzung des parlamentarischen Ausschusses für Außenpolitik damit begründet, dass die IGF ihm das Kooperationsbudget um 14 Millionen Euro gekürzt habe. Tatsächlich liegt das Kooperationsbudget jedoch weiterhin bei einem Prozent des Bruttonationaleinkommens (RNB), die vermeintliche Kürzung ist lediglich darauf zurückzuführen, dass das Statec seine Wirtschaftsprognosen inzwischen nach unten angepasst hat. Fünf Millionen Euro zu mobilisieren, sollte für die Regierung trotzdem möglich sein, letztendlich ist es vor allem eine Frage des politischen Willens.

Auch die Kirche wird weder die Caritas retten, noch deren politische Rolle übernehmen. Das dürfte spätestens seit dieser Woche klar sein. Nachdem das Erzbistum lange geschwiegen hatte und sich anschließend lediglich mit größtenteils inhaltslosen Mitteilungen zu Wort gemeldet hatte, distanzierte Kardinal Jean-Claude Hollerich sich vergangene Woche in einem Interview mit der *Revue* von der Caritas, die der Kirche unterstand und deren Verwaltungsratsmitglieder der Bischof höchstpersönlich ernannte: Die Caritas habe „sehr viel Gutes getan“, doch ihr Schaffen sei nicht direkt mit der Glaubensgemeinschaft verbunden gewesen. Statt Sozialarbeit im Auftrag des Staates zu leisten, verteilt die Kirche künftig lieber mit Hilfe von Ehrenamtlichen Essen und Kleidung an Obdachlose in Bonneweg. Am gleichen Tag, als das Interview in der *Revue* erschien, regierten mehrere Linkskatholiken in einer „Sonderedition“ der Monatszeitschrift *Forum*: „Die völlig verunsicherte luxemburgische Kirche ist womöglich sogar froh, dass ihr jemand die Verantwortung für den ganzen Sozialbereich abnimmt.“ Am Montag legte Carole Reckinger in einem Interview im *RTL Télé* nach. Sie fühle sich von der Kirche im Stich gelassen: „D'Caritas ass awer de sozialen Aarm vun der Kierch. Do hätt ech mer e bëssen Empathie erwaart.“

Am Dienstag gab Jean-Claude Hollerich weitere Interviews. Gegenüber *RTL* beklagte er, dass die Verantwortlichen der Caritas ihn zu spät über den Finanzskandal informiert hätten: „Wann d'Caritas sech sou kierchlech versteet, firwat ass da kee bei mech komm?“ Als er gefragt wurde, wieso er nicht selbst das Gespräch gesucht habe, nachdem er von dem Skandal erfahren hat, rechtfertigte sich der Kardinal: „Et wëll ee jo net mat der Dier an d'Haus falen.“ Dem *Wort* sagte er in einem am Mittwoch veröffentlichten Gespräch, er sei „erst sehr spät von Herrn Billon kontaktiert worden“, doch dem Bistum fehle ohnehin das Geld, um die Caritas zu retten: „(..) Für eine kleine Kirche sind diese finanziellen Anstrengungen unmöglich zu stemmen.“ Lafayette SA, die Immobiliengesellschaft der Kirche, verfügte 2023 über Aktiva in Höhe von 126 Millionen Euro, Rücklagen von 11,6 Millionen und einen Gewinnvortrag von 32 Millionen Euro. Doch dieses Geld werde benötigt, um das Bistums-Personal zu bezahlen, sagte Hollerich. Das Bistums-Personal spielte er anschließend gegen das der Caritas aus: Deren Gehälter seien höher als die Löhne der Angestellten der Kirche, so der Kardinal im *Wort*. Gegenüber *RTL* beklagte er, dass Priester sich seit der Trennung von Kirche und Staat keine Wohnung mehr leisten könnten. Am Diens-

tagabend kündigte das Bistum an, dass es der Caritas-Stiftung 310 000 Euro überweisen würde, um die noch ausstehenden Löhne und Rentenansprüche der Mitarbeiter/innen im Süd-Sudan zu bezahlen. „Ich bin erstaunt, dass dieselben Leute, die die Trennung von Kirche und Staat vollzogen haben, nun wollen, dass die Kirche für die Caritas bezahlt“, sagte der Kardinal dem *Wort*.

Abendmahl Jean-Claude Hollerich hat durchaus eine politische Agenda. Es ist nicht die der Caritas, sondern die der katholischen Kirche. Durch seine gesellschaftliche Position sei er zu politischer Neutralität verpflichtet, meinte er im *RTL Télé* und bedauerte gleichzeitig im *Wort*, „dass die Trennung von Kirche und Staat etwas gerechter für die Kirche hätte ausfallen können“. Er hätte sich gewünscht, „dass wir einen Unterricht auf die Beine gestellt hätten, gemeinsam mit allen Religionen, die in Luxemburg anerkannt sind“. Das Resultat sei, dass die Gesellschaft heute mit jungen Menschen konfrontiert sei, denen es an allgemeiner Kultur fehle, die keine Ahnung hätten, was Leonardo Da Vincis *Das letzte Abendmahl* bedeute. Hollerichs Aussagen sind nicht unschuldig, sie nehmen Bezug auf die rezent insbesondere von Rechten und Rechtsextremen geäußerte Kritik an der Eröffnungsfeier der Olympischen Spiele in Paris, wo fälschlicherweise behauptet worden war, der Regisseur habe Da Vincis Gemälde mit Drag Queens und Homosexuellen „verhöhnt“. Die Haltung von Papst Franziskus, der am Donnerstag Luxemburg besuchte, mag in Flüchtlings- und Klimafragen zwar progressiv sein, die Gleichstellung der Geschlechter, Abtreibung und Transidentität lehnt die Kirche aber weiterhin vehement ab. Während etwa in Deutschland Erzbistümer (wie das in Freiburg) Rom in diesen Fragen widersprechen, stellt das Luxemburger Erzbistum sich größtenteils hinter den Papst.

„Ich bin fester Hoffnung, dass der Papstbesuch von Franziskus unserer Lokalkirche neuen Schwung geben kann“, zitierte die *Deutsche Presse-Agentur* vor zwei Wochen den Generalvikar der katholischen Kirche, Patrick Muller. Den Religionsunterricht in den Schuleniedereinführen will in Luxemburg derzeit nur die ADR, im Koalitionsabkommen der CSV-DP-Regierung steht davon nichts. Die Betreuung von Obdachlosen und Geflüchteten zu privatisieren, ist ebenfalls nicht im Regierungsprogramm vorgesehen, genauso wenig, wie die sozial engagierte Zivilgesellschaft abzuschaffen. Das scheint aber jetzt zu passieren. *Radio 100,7* antwortete Christian Billon diese Woche, Hut sei „eng Entreprise wéi eng aner och an dowéinst wier hien der Press keng Äntwerte schëlleg“. Am 1. Oktober soll Hut offiziell ihren Betrieb aufnehmen. Eigentlich war man davon ausgegangen, dass der Regierungsrat am Mittwoch über die Konvention mit der neuen Vereinigung beraten würde. In der offiziellen Mitteilung der Regierung stand davon nichts, auf eine Pressekonferenz hat Luc Frieden diese Woche trotz vieler offener Fragen verzichtet. Die Kommunikation überließ er Christian Billon, der am Mittwochabend im *RTL Télé* verkündete, der Regierungsrat habe die Konventionen mit Hut angenommen.

Unklar ist, inwieweit die Regierung in die Übernahme der Caritas durch Hut impliziert war. Es ist anmaßend, wenn Hut in ihrer Mitteilung behauptet, ihre Gründungsmitglieder seien zivilgesellschaftlich engagierte Akteure, die „la diversité du paysage luxembourgeois“ repräsentierten. In Wirklichkeit setzt sich der Verwaltungsrat größtenteils aus Vertrauten des Premierministers und des Vizepremierministers zusammen. Der Präsident der Fondation Félix Chomé, François Pauly, ist ein Jugendfreund und langjähriger Weggefährte Luc Friedens (*d'Land*, 18.6.2021). Pauly und dessen Cousin Pit Hentgen, Mitbegründer und Verwaltungsratsmitglied der ebenfalls an Hut beteiligten Fondation La Luxembourgaise, sind eng mit der Kirche verbunden. Beide waren Mitglied des Conseil pour les affaires économiques des Erzbistums (*d'Land*, 6.10.2017), Hentgen ist Verwaltungsratspräsident der kirchlichen Immobiliengesellschaft Lafayette SA, was auch Jean-Claude Hollerichs Zurückhaltung hinsichtlich der Caritas-Übernahme erklären dürfte. Claudia Monti, die nach Ablauf ihres Mandats als Ombudsman den Vorsitz von Hut übernehmen soll, kennt Xavier Bettel seit ihrer gemeinsamen Gymnasialzeit, 2001 begann er als Anwalt in ihrer Kanzlei, wo er bis zu seiner Vereidigung als Premierminister im Jahr 2013 blieb. Zur Klärung solcher und anderer Fragen hat die LSAP vor zwei Wochen einen parlamentarischen Sonderausschuss gefordert. Die dafür notwendige Mehrheit dürfte sie jedoch nicht bekommen. Auf *Land*-Nachfrage erklärt der Abgeordnete Franz Fayot, derzeit diskutiere die LSAP über die Einsetzung eines Untersuchungsausschusses. Dafür reicht laut Verfassung die Zustimmung von 20 der insgesamt 60 Abgeordneten. Die die LSAP mit Unterstützung der Grünen, Linken sowie der beiden zerstrittenen Piraten-Abgeordneten erreichen würde. ●

Un vent de transparence

IIII Georges Canto

Éclairage sur les finances vaticanes



Le pape François à sa descente de l'avion jeudi au Findel

Dès son accession au trône de Saint-Pierre en mars 2013, le pape François a voulu faire de son pontificat celui de la transparence des finances du Vatican. Engagement largement rempli, mais il lui aura fallu dix ans. Et la partie n'est pas définitivement gagnée. Ses opposants attendent leur heure, en misant ouvertement sur l'âge (bientôt 88 ans) et la santé précaire du pontife.

Qui se souvient encore du scandale du Banco Ambrosiano, dont l'actionnaire majoritaire n'était autre que l'IOR (Institut pour les Œuvres de Religion) plus connu sous le nom de « banque du Vatican » ? En 1982, sa faillite brutale, suivie des suicides suspects de son patron Roberto Calvi, haut dignitaire de la franc-maçonnerie, et de sa secrétaire, jeta la lumière la plus crue sur les liens de l'établissement avec la mafia, qui y domiciliait l'argent tiré de son activité criminelle.

Le Vatican a accumulé en plusieurs siècles une richesse considérable, qui est d'autant plus difficile à identifier et à évaluer qu'il existe en son sein, selon Andrea Tornielli, directeur des médias du Vatican, une réelle « culture de la dissimulation ». On peut quand même avoir une idée de son patrimoine grâce à l'Administration du patrimoine du Siège apostolique (APSA) qui gère les actifs du Vatican. Ils sont estimés à 2 000 milliards d'euros en 2020. Cet organisme, qui publie désormais ses comptes, a dégagé près de 46 millions d'euros de bénéfice net en 2023, dont 38 millions ont été distribués à la Curie romaine, c'est-à-dire au gouvernement du Vatican.

Les profits bruts, évalués à quelque 63 millions viennent, à hauteur de 27,6 millions d'euros, de la gestion du portefeuille de titres. Le reliquat, soit quelque 35 millions, vient de la gestion d'un vaste parc immobilier, près de 4 300 unités rien qu'en Italie, presque entièrement à Rome et dans ses environs. Mais le cœur du réacteur des finances vaticanes est clairement l'IOR. Curieuse banque sans réseau où, en principe, seuls les membres du clergé ou les employés du Saint-Siège peuvent ouvrir un compte.

Créé en 1942 pour faciliter les transferts financiers entre Rome et les « terres de mission », mais aussi pour protéger les finances de l'Église en cas

d'arrivée des communistes au pouvoir en Italie, il a été marqué dès l'origine par l'obsession du secret, avec par exemple des comptes numérotés. Sa structure opaque a facilité les manœuvres et trafics de la mafia mais également de toutes sortes d'escrocs et criminels, à des fins financières autant que politiques. Véritable banque *offshore* au cœur de l'Europe, l'IOR a été impliqué pendant quarante ans dans les principaux scandales financiers italiens (Loge maçonnique P2, Banco Ambrosiano, matchs de foot truqués, corruptions diverses). Selon plusieurs auteurs, le manque de compétences financières des collaborateurs de la banque, souvent des ecclésiastiques, a considérablement facilité les opérations frauduleuses, tout comme la grande indépendance des différents dicastères (ministères).

Pourquoi les papes successifs n'ont-ils pas agi ? Des prélats italiens ont occupé le siège papal de 1522 à 1978 sans discontinuer. Peut-être que leur familiarité avec les *combinazione* politiques et économiques de leur pays d'origine, quand ce n'est pas leur implication directe, via la Démocratie Chrétienne, parti politique dominant en Italie pendant plus de cinquante ans (1942-1994) les aura-t-elle incités à fermer les yeux sur certains pratiques*.

Mais Jean-Paul II, premier pape non-italien au bout de quatre siècles et demi, n'a pas semblé vouloir agir davantage. Au contraire, il se serait accommodé du système pour atteindre ses buts politiques : la banque Ambrosiano aurait en effet transféré secrètement des fonds au syndicat polonais Solidarnosc dès sa création en août 1980. En avril 2005, l'élection de Benoît XVI, un Allemand connu pour sa rigueur, a commencé à changer la donne. Mais cela aura pris du temps. Et les mesures ont été limitées, avec le remplacement du directeur de l'IOR en septembre 2009, et la création en décembre 2010 de l'Autorité d'information financière (AIF), un organe devant permettre au Vatican de se mettre en conformité avec les normes financières internationales.

La lenteur des progrès et la mauvaise volonté de la Curie romaine ont alors incité la communauté internationale à prendre les choses en mains. Première humiliation, en mars 2012 les États-Unis

ont ajouté pour la première fois le Vatican à une liste de 68 pays en « situation préoccupante » au regard du risque de blanchiment, aux côtés de l'Albanie, de l'Égypte et du Yémen, le micro-État ayant été jugé « potentiellement vulnérable » en raison des fonds importants circulant entre lui, malgré sa petite taille, et le reste du monde.

En juillet 2012, le rapport publié par Moneyval, un organe du Conseil de l'Europe chargé d'évaluer les mesures de lutte contre le blanchiment des capitaux et le financement du terrorisme, épinglait à nouveau l'opacité financière du Vatican. L'évaluation portait sur un total de 45 recommandations du Gafi (Groupe d'action financière) applicables au micro-État. La législation vaticane était jugée conforme pour 22 d'entre elles, partiellement ou non conforme pour les 23 autres, un résultat pour le moins mitigé, bien que Moneyval ait reconnu de grands progrès accomplis en peu de temps.

Entretemps, en mai 2012, était survenu le scandale des fuites du Vatican (ou Vatileaks), des documents confidentiels transmis par le propre majordome du pape (aussitôt arrêté et incarcéré) révélant l'existence d'un large réseau de corruption, de népotisme et de favoritisme lié à des contrats signés avec des fournisseurs italiens.

Le pape François a commencé à faire le ménage immédiatement après son élection, en faisant tomber quelques « grosses têtes » et en en faisant apparaître de nouvelles. Le 14 juin 2013, le « Gentilhomme de Sa Sainteté », Francesco La Motta, était arrêté pour un détournement de dix millions d'euros et cet ordre millénaire est dissous. Deux semaines plus tard, Mgr Scarano, chef-comptable de l'APSA, surnommé « Monsignor 500 » par référence aux billets de 500 euros qu'il manipulait, était arrêté pour corruption, aide à l'évasion fiscale et blanchiment. Selon la justice italienne, sa position privilégiée l'avait amené à développer un fort sentiment d'impunité.

De l'avis général la mesure la plus importante aura été, à la faveur d'une modification profonde des statuts et de la gouvernance de l'IOR, la nomination en juillet 2014 à sa tête du financier français Jean-Baptiste de Franssu, ancien président de l'Efama (European Fund and Asset

Management Association) qui, aidé d'un conseil d'administration très international, a radicalement réformé la gestion de la banque du Vatican. Entre 5 000 et 10 000 comptes douteux ont été supprimés, il en reste environ 15 000. En mars 2023, l'IOR s'est à nouveau transformé pour se conformer à la nouvelle constitution apostolique *Praedicate Evangelium* de 2022 : mandats de cinq ans renouvelables une seule fois, structure de gouvernance plus rationnelle avec des rôles mieux définis entre les différents organes.

Dans une interview au *Figaro* en mai 2024, M. de Franssu faisait un bilan de ses dix années à la tête de l'IOR, en mettant en avant « la professionnalisation de l'établissement ». Il a été accepté dans le SEPA, le système européen de paiement. Il travaille dorénavant avec quarante banques correspondantes quand seule la Deutsche Bank collaborait avec lui en 2014. L'institution a aussi bénéficié de la meilleure note possible lors du dernier audit de Moneyval. Par ailleurs, le Vatican a signé des accords fiscaux avec les principaux pays où sont domiciliés les clients de l'IOR, en premier lieu l'Italie. En 2023 l'IOR a réalisé un bénéfice net de 30,6 millions d'euros de résultat net, en légère hausse sur 2022 mais 69 pour cent plus élevé qu'en 2021. Le total des actifs des clients s'élève à 5,4 milliards d'euros, et le ratio de capital minimum TIER 1 est très élevé (60 pour cent). D'autres mesures de transparence ont été prises, avec notamment, début 2024, un nouveau code d'appel d'offres pour les marchés publics.

Pour autant le nettoyage des écuries d'Augias n'a jamais cessé et en 2021 est venu le temps des procès et des condamnations. Le cas le plus emblématique est celui du cardinal Becciu.

En 2019 furent découvertes les malversations commises par cet Italien qui occupait alors le poste prestigieux de Préfet de la Congrégation pour la Cause des Saints, après avoir été pendant sept ans le numéro deux du plus important dicastère. Il était accusé de mauvaise gestion, après avoir fait perdre au Vatican quelque 150 millions d'euros lors de la revente d'un immeuble à Londres, et de plusieurs détournements de fonds, notamment en offrant une subvention de 125 000 euros à une œuvre humanitaire gérée par son frère. Il a été jugé en 2021 et condamné, en décembre 2023, à cinq ans et demi de prison. C'était le premier cardinal à être jugé devant un tribunal civil du Vatican.

De son côté Mgr Scarano avait été condamné à sept ans de prison en mars 2022, et en janvier 2021 Angelo Caloia, président de l'IOR de 1989 à 2009, avait écopé de neuf ans de prison pour blanchiment aggravé. Mais malgré les efforts accomplis, la réputation du Vatican en a pris un coup. La confiance dans l'Église qui était tombée à 42 pour cent en 2012, était remontée en flèche avec l'élection de François, mais il n'est plus aussi populaire qu'au début de son pontificat.

Pour faire passer ses réformes, François s'est plus appuyé sur « les costumes gris » que sur « les soutanes », car pour les hommes d'église « le droit canon passe avant celui de la communauté internationale ». Selon le journaliste français François de Labarre, auteur du livre *Vatican offshore* (2023), les « hommes de l'ombre » attendent l'élection d'un nouveau pape pour reprendre la main, ou plutôt pour tenter de le faire, le pape François ayant rendu plusieurs réformes difficilement réversibles. ●

*Jean-Paul 1^{er}, dernier pape italien en date, aurait été le premier à vouloir « secouer le cocotier ». Mais il mourut mystérieusement en septembre 1978 au bout de 33 jours de pontificat, le plus court de l'histoire. Plusieurs ouvrages ont fait le lien entre son décès subit et sa volonté réformatrice.



Septembre 1983: la rue de Luxembourg est barrée pour protester contre le projet de station-service



La salle de concert, au cœur de la Kulturfabrik

La culture fabrique

IIII France Clarinval

C'était un lieu de mort, c'est devenu un lieu de vie. L'ancien abattoir d'Esch-sur-Alzette est devenu la Kulturfabrik, un des centres culturels les plus actifs du pays. Son histoire se déroule sur plusieurs décennies avec plusieurs dates-clés. « Fêter un anniversaire peut être une affaire sensible quand on est né à maintes reprises », est-il d'ailleurs annoncé dans le programme des festivités organisées en ce mois d'octobre sous le titre « 40 + 1 ». (Les quarante ans auraient dû être fêtés l'année passée, mais la proximité avec Esch2022 a reculé les célébrations.)

L'abattoir municipal d'Esch a été construit en 1886, à l'époque en marge de la ville. Le site le long de la route de Luxembourg, à proximité de l'Alzette, avait été choisi pour faciliter l'élimination des eaux résiduaires. Au début du vingtième siècle, la ville se développe et nécessite une modernisation et des agrandissements de l'abattoir. 1934 voit l'addition d'un marché aux bestiaux et en 1939, l'ensemble comptait finalement dix bâtiments sur 4 000 mètres carrés.

L'architecte Jim Clemes, né en 1957, a habité pendant 55 ans juste à côté du site. Son père était boucher, puis chevillard, et la famille était voisine de l'abattoir. Des années plus tard, en 1984, l'architecte ouvre son bureau dans la maison familiale. Après un incendie en 2014 et une imposante reconstruction, il y est toujours situé. Clemes est donc un témoin privilégié de l'histoire de l'endroit. « Pas si privilégié, rectifie-t-il. Vivre en permanence

« *Nous avons envahi l'entrepôt frigorifique pour le transformer en salle théâtre. C'était vraiment un squat.* »

Rosario Grasso

avec l'odeur du sang, des excréments et des fumées, les cris des bêtes et le son des sirènes, ce n'est le rêve d'aucun enfant. »

La période de prospérité de l'abattoir prend fin en même temps que la sidérurgie décline : en 1979, le site ferme ses portes. Après quoi, les bâtiments servent de fourrière à la police et d'entrepôt pour le matériel de la commune. Le lieu inoccupé va pourtant vite accueillir de nouveaux hôtes. « À l'époque, les petits moyens destinés à la culture étaient réservés à des structures traditionnelles et institutionnelles. Je pensais qu'on avait besoin d'un espace public alternatif, en dehors des sites officiels », se sou-

vient Ed Maroldt. Il était enseignant au Lycée de Garçons d'Esch où il avait créé une troupe de théâtre dès les années 1970. Il rappelle que ses études en Allemagne, notamment de rhétorique, lui avaient appris le rôle politique du théâtre. De plus, non loin du Luxembourg, au Festival mondial du théâtre de Nancy, initié par Jack Lang dès 1963, on jouait dans des lieux industriels, des églises et sur des tréteaux dans la rue. Et puis, les anciens abattoirs de Vienne étaient transformés en lieu culturel. L'inspiration ne manquait pas.

En 1980, Ed Maroldt et sa troupe montent la pièce *Das Konzert zum heiligen Ovid* dans l'ancien abattoir. « Le bourgmestre d'Esch, Jos Brebsom (LSAP) m'avait personnellement autorisé à occuper les lieux. Je crois qu'il me faisait confiance parce que les premières pièces que j'avais faites avec les jeunes eschois, *Männer aus Eisen* et *D'Preise sinn do*, avaient reçu un bon accueil auprès du public. » Cette production ne dément pas les premiers succès : 5 000 spectateurs auraient assisté aux représentations selon les dires du professeur retraité, encore fier.

Squat

Parmi les comédiens de cette pièce, Rosario Grasso, aujourd'hui avocat, se rappelle : « J'étais un des premiers sur les lieux pour nettoyer l'abattoir au Kärcher et enlever la graisse incrustée dans les sols. À l'époque, j'avais arrêté mes études pour faire du théâtre, j'avais du temps. » Il cite ses comparses : Chris-

tian Kmiotek, Claude Waringo, Steve Karier, Jani et Paul Thiltges, Michel Clees, Haidi Jacobi, Conny Scheer, Pierre Rauchs, Denise Grégoire. Des noms qui résonnent toujours dans le monde culturel actuel. Grasso poursuit : « Notre groupe était supposé intégrer le Kasemattentheater où Maroldt était très actif. Mais nous avons décidé de créer notre propre troupe, mus par une farouche envie de liberté et de création en dehors des carcans. » La Theater GmbH était née, forcément assez mal vue des autorités communales, des voisins, voire des structures culturelles plus institutionnalisées. « Nous avons envahi l'entrepôt frigorifique pour le transformer en salle de répétitions et de spectacle. C'était vraiment un squat. » En plus des comédiens, l'abattoir voit s'installer des musiciens, des artistes, des graphistes pour qui cet espace est une terre d'accueil, de rencontre et de création.

La transformation de l'ancien site industriel en un lieu de créativité artistique ne s'est pas faite sans heurts. « D'autres personnes, plus politisées, parfois très à gauche comme Claude Fontaine et ceux de la galerie Terre rouge, ont pris le relais. Il fallait aller de l'avant et obtenir de rester dans les lieux », relate l'avocat Grasso. La commune d'Esch n'avait mis les vieux murs à disposition que pour une durée limitée, jusqu'à ce qu'un acheteur ou un locataire s'y intéresse. En septembre 1983, une entreprise manifeste son intérêt en vue de l'installation d'une station-service sur le site. Un bras de fer se joue entre les artistes et la commune. L'association sans but lucratif Kulturfabrik voit le jour pour



Sven Becker



Sven Becker

Feuilleton

L'installation de La Bande passante fait vivre l'histoire à travers les archives

land
27.09.2024

17

La Kulturfabrik célèbre quarante années d'engagement culturel et regarde vers l'avenir. Retour sur les débuts avec ceux qui y étaient

rassembler les troupes. Pétitions, actions de protestation et manifestations – jusqu'à un bar-rage routier érigé sur la rue de Luxembourg – démontrent le soutien aux artistes. En décembre 1983, des membres et des sympathisants de la Kulturfabrik occupent pacifiquement le théâtre d'Esch après une représentation d'opérette. Les débats politiques font rage. « Le socialiste Robert Kriebs qui était ministre de la Culture a fait pression sur les socialistes eschois pour qu'ils autorisent la Kufa à rester », rembobine Christian Kmiotek. La commune propose finalement une convention à l'asbl. La Kulturfabrik reste aux mains des artistes.

En plus des salles de répétition pour le théâtre et la musique, la Galerie Terre Rouge rejoint le site en 1984. Un financement de l'État permet même au cinéma Kinosch d'ouvrir ses portes... C'est un vivier d'artistes et de collectifs qui donne naissance à de nombreuses créations et collaborations. Reste que les lieux sont en mauvais état, à la limite de la salubrité et de la sécurité tant pour les artistes que le public. Les moyens sont plus que limités, seul le bénévolat permet de faire vivre les lieux.

Enfin, en 1996, pour assurer la pérennité du projet artistique, une convention est signée avec l'État et la Ville d'Esch-sur-Alzette garantissant un soutien financier public au fonctionnement du centre. « Les deux pouvoirs publics devaient accorder le même budget. Curieusement, le ministère de la Culture d'Erna Hennicot (CSV) poussait pour allouer plus de moyens à la Kufa. La commune,

socialiste à l'époque, était plus réservée. Sans doute faute de moyens », se souvient Claude Frisoni. Parallèlement, les pouvoirs publics acceptent d'investir dans la rénovation des bâtiments. « Il y avait des fonds européens pour aider à la reconversion des régions affectées par le déclin industriel. Le ministre de l'Économie (Robert Goebbels, LSAP, ndlr) a poussé pour que la Kufa en bénéficie », retrace Christian Kmiotek.

Pérenniser

« Notre intervention en tant qu'architecte a consisté à imbriquer, délimiter, diviser, articuler l'existant pour apporter leur définition aux nouveaux espaces », détaille Jim Clemes qui avait la charge de cette rénovation avec Christian Bauer, un autre architecte. Les deux salles (950 et 200 spectateurs), le Ratelach, la brasserie K116, le cinéma sont ainsi délimités. « On a opté pour une toiture arrondie dans la galerie centrale pour gagner de la place et loger les salles de répétition ». La volonté était de garder la structure et l'apparence extérieure des bâtiments centenaires « de toute façon le budget ne permettait pas autre chose ».

Le 2 octobre 1998 (la fête d'anniversaire aurait aussi pu s'appeler « 25+1 »), le site rénové de la Kulturfabrik ouvre ses portes. Suivent des années sombres et difficiles. « Malgré de nombreux efforts, l'association est rapidement au bord du gouffre et ne peut, avec le budget qui lui est alloué, rivaliser avec les structures culturelles d'ampleur

« *La Kufa est le seul centre culturel né d'une volonté de la société civile, venue de la base et non pas de la politique et du sommet.* »

René Pennig, directeur

qui ont vu le jour après l'année culturelle de 1995 », note en toute transparence le « Plan de développement 2021-2025 » édité en 2018. « Lorsque Serge Basso est arrivé à la barre de la Kulturfabrik en 2002, l'établissement avait plus l'allure d'un rafiote que d'un flambant Trois-mâts. Le capitaine a dû relever les manches. Le bateau prenait alors l'eau de toute part », lit-on dans le *Républicain Lorrain* en avril 2019.

Des efforts constants de la part de l'équipe (« qui avait sans doute les plus bas salaires du monde culturel », croit savoir Claude Frisoni), une programmation ambitieuse et variée (notamment en explorant des niches comme le street art ou les clowns), une politique tarifaire attrayante et des rapports apaisés avec les auto-

rités communales lui apportant un meilleur soutien, permettent progressivement de remettre le navire à flot.

En accélérant la rétrospective, on notera d'important progrès dans la professionnalisation avec la nomination de René Penning, en tant que responsable, puis directeur administratif, après avoir été programmeur de musiques actuelles. Dès 2014, la Kulturfabrik développe ses programmes pédagogiques et adopte une charte environnementale.

Penser à demain

Après un bilan dressé en 2018, qui analysait les spécificités, les enjeux, les forces et faiblesses du centre culturel, l'équipe a mis en place une stratégie de développement sur plusieurs années. « À quarante ans, on s'oblige à une remise en question et une réflexion sur notre futur », constate René Pennig devenu directeur en 2020. La recherche et l'expérimentation artistiques et le développement culturel de la ville et de la région, y compris au-delà des frontières sont mis en avant comme visions d'avenir. « Nous revendiquons notre indépendance et militons en faveur d'une société ouverte », sont les valeurs décrites dans le plan de développement.

Aujourd'hui, la Kulturfabrik organise plus de 200 manifestations par an, intra et extra-mu-

[...]



Sven Becker

Rappel de la destination première du site à travers un vitrail

[Suite de la page 17]

ros. Sa programmation est toujours éclectique : concerts, festivals, cinéma, arts urbains, performances pluridisciplinaires, projets et ateliers pédagogiques, arts visuels, littérature, résidences artistiques... Le centre culturel reste un lieu atypique, volontiers qualifié d'« alternatif, rebelle, berlinois ou de gauche », s'amuse Penning. Il souligne aussi que c'est le seul centre culturel né d'une volonté de la société civile, venue de la base et non pas de la politique et du sommet. L'endroit semble avoir échappé à l'embourgeoisement et à la gentrification. « La situation actuelle dépasse de loin ce que j'avais imaginé il y a quarante ans », s'enthousiasme Ed Maroldt. Claude Frisoni va dans le même sens : « c'est un lieu alternatif, mais sérieusement géré ; ouvert sur les autres et sans prise de tête ». Le meilleur compliment vient sans doute de Rosario Grasso : « Je préfère toujours aller à la Kulturfabrik qu'à la Philharmonie. Je m'ennuie à la Philharmonie ! »

Le prochain défi sera la rénovation nécessaire pour améliorer les espaces de vie, d'accueil et de travail, notamment avec le développement des résidences d'artistes. « Il ne s'agit pas d'un coup de peinture mais d'une rénovation, sonore et thermique complète des lieux. Il nous faut aussi réfléchir à une nouvelle répartition des lieux et aux accès vers le centre-ville ainsi que vers le futur quartier de la Metzschmelz. » L'architecte Jim Clemes qui réfléchit aux transformations futures estime que la proximité de la Kulturfabrik est une grande chance pour la friche d'Esch-Schiffelange transformée en une nouvelle ville. « Les nouveaux quartiers souffrent généralement d'un manque d'espaces de rencontre, de lieux de vie et de créativité. Là ce site existe déjà et est solidement implanté. Je pense que les promoteurs de la Metzschmelz devraient investir dans les travaux de la Kufa. »

En attendant, les festivités pour l'anniversaire vont permettre à l'équipe de « tester de nouveaux formats et attirer de nouveaux publics », comme le suggère la programmatrice Herrade Fousse. Des activités hors les murs, de la programmation pour le jeune public, la production d'un docu-fiction, la transformation de la galerie pour y accueillir des ateliers, le renforcement de l'offre culinaire avec des brunchs, et festive avec des karaokés. Pendant le mois d'octobre, on pourra notamment découvrir l'installation proposée par La Bande Passante qui revisite les archives de manière poétique ou les vitraux de Marc Thein réalisés avec des gélamines de récupération qui mettent en lumière les bâtiments.

La crise de la quarantaine n'a pas l'air de frapper la Kulturfabrik. ●



T A B L O

CARNET NOIR

Fernand Fox,

icône de la scène et doyen des acteurs luxembourgeois qui a marqué le milieu culturel du pays pendant des décennies, est décédé à l'âge de 90 ans ce lundi. Originaire de Bollendorf-Pont, il a fait ses débuts sur scène dans les années 1950, vite repéré par Eugène Heinen, un pionnier du théâtre local. Il a enchaîné

de nombreuses productions, surtout dans le registre comique et populaire, sans pour autant délaisser des sujets plus sérieux. Sa longue carrière l'a mené au théâtre, à la chanson, au cinéma et la télévision avec des publicités, des séries ou des sketches. En 1978, à propos de sa performance dans *Oennerwee* produit par Marc Olinger et écrit par Pol Greisch le *Land* annonce une nouvelle ère dans le théâtre luxembourgeois.

Fox avait un côté espiègle et farceur assumé, il ne craignait pas de se ridiculiser. Les personnages qu'il incarnait étaient variées – au cours de sa vie il a joué dans plus de 120 productions théâtrales. Ainsi, un regard sur la vie l'acteur permet aussi de

retracer l'histoire du théâtre luxembourgeois, comme l'a fait Désirée Nosbusch en 2014 dans le documentaire *Succès Fo(u)x* : Les Compagnons de la Scène, le Kasemattentheater de Tun Deutsch, les Lëtzebuerger Owender de à Frank Feitler, les films d'Andy Bausch. Une carrière qu'il a menée en parallèle à son métier de comptable à l'Interbanque (BIL) et à l'Arbed, puis à la Theaterstuff, le café qu'il tenait au Limpertsberg avec son compagnon Carlo Fetler. LAL

NOMINATIONS

Directions au pluriel

À la fin de l'année, Michel Polfer, directeur du MNAHA

depuis 2006 prendra sa retraite. Après un appel à candidature, Tania Brugnoni a été choisie pour lui succéder. Elle sera accompagnée par Régis Moes comme directeur-adjoint, un poste qui n'existait pas dans l'ancien organigramme. Diplômée en restauration et conservation d'œuvres d'art, Tania Brugnoni a travaillé pendant plus de quinze ans dans ce domaine. Depuis 2013, elle occupe le poste de directrice du 1535° Creative Hub, où elle a joué un rôle clé dans son développement, sa structuration et son dynamisme. Elle sera la première femme à la tête du musée national. De son côté, Régis Moes est diplômé en histoire. Il connaît bien la maison puisqu'il y est chargé d'études et conservateur

depuis 2014. On lui doit d'importantes expositions, dont celle sur les cinquante ans de la Révolution des Œillet est toujours en cours. Le MNAHA supervise trois sites : le Nationalmuseum um Fëschmaart, le Musée Dräi Eechelen et la Réimervilla à Echternach ainsi que le Centre de documentation sur la forteresse le Lëtzebuerger Konschtarchiv. FC

THÉÂTRE

L'antique revisité

Les 3 et 4 octobre, le Escher Theater entraîne le public vers Argos dans la Grèce antique pour une revisite rythmée et rock du mythe des Atrides. *Électre au*

bas-fonds réuni les laissées-pour-compte pour raconter l'histoire d'Électre. Issu du célèbre Théâtre du Soleil, Simon Abkarian, auteur et metteur en scène de la pièce, donne la parole aux outragées qui racontent la tragédie par les mots, la musique, la danse et le chant. Un chœur féminin, de prostituées et d'esclaves, voit tout en amont et flaire le sang à venir. Le rock et les blues sont les poumons de ce récit. Le trio Howlin' Jaws, qui accompagne la vingtaine d'artistes sur scène. Les chorégraphies « endiablées » prennent la relève là où les mots s'arrêtent. Féministe, tragique, et festive, cette pièce va illuminer le théâtre d'Esch pour l'ouverture de la nouvelle saison. LAL

Le cinéma dans tout ça

IIII Karolina Markiewicz

Le secteur de la production audiovisuelle au Luxembourg s’est bien développé et structuré. Il y a des sélections, des représentations, des prix, des tapis rouges, des réceptions. Mais les derniers pas pour une véritable professionnalisation et une pérennisation restent encore à faire. Manque encore la pleine liberté d’embrasser ces métiers, à tous les niveaux, pour tout le monde et pas seulement pour les nantis et les bien connectés : L’incitation à ces métiers par la transmission, la création en elle-même, la recherche. Cela touche d’ailleurs tous les secteurs artistiques et créatifs ici.

Vendredi dernier les assises de la production audiovisuelle se tenaient au Centre national de l’audiovisuel. Tous les représentants du monde du cinéma local, de la technicienne à l’acteur, en passant par les nombreux producteurs, réalisatrices, scénariste, le directeur du Film Fund Luxembourg, Guy Daleiden ainsi que les représentants politiques, c’est à dire le ministre de la Culture, Eric Thill et leurs équipes, étaient présents.

Deux tables rondes bien préparées, l’une sur la production cinématographique au Luxembourg et l’autre sur l’avenir des métiers du cinéma se sont déroulées avec plus ou moins de joie et de bonne humeur. Une légèreté de façade typique de ces événements, je crois. Parce qu’on s’interroge sur l’avenir. Et que c’est compliqué. En 2030, où en sera le film au Luxembourg ?

Pour la plupart des participants, ces assises furent trop courtes. Parce qu’il y a tant à discuter, « maintenant plus que jamais », confie Anne Schroeder à la sortie. Elle intervenait principalement comme coordinatrice du BTS cinéma, mais aussi comme réalisatrice et productrice. Ses remarques furent pertinentes sur le développement sur trois ans, voire plus, du BTS, en y incluant peut-être les métiers de scénariste et de réalisateurs. Cette vision a également été reprise par l’acteur Luc Schiltz. Il a aussi avoué que parler d’argent lui était insupportable, surtout lorsqu’il s’agit de négocier encore et toujours des montants qui augmentent dans d’autres métiers ou qui dépendent de budgets importants alors qu’ils stagnent pour les artistes indépendants, notamment au vu des tranches indiciaires accumulées par ailleurs.

Pia Dumont, monteuse, a établi ses propres statistiques sur la situation dans le domaine de la post-production et plus particulièrement dans le montage. Elle a livré un constat inquiétant. D’une part, chacun semble veiller à son pré carré en défendant sa propre position coûte que coûte, surtout quand elle permet une existence plus que digne. D’autre part, il s’avère qu’on produit nettement moins de films ces dernières années au Luxembourg, on fait donc moins appel aux équipes techniques locales. Est-ce dû aux décalages survenus après la pandémie ou à la préférence de se tourner vers l’étranger pour économi-

Il faudrait un peu moins de calcul et un peu plus de passion. Pas naïve, mais constructive et plus collective

ser de l’argent sur les aides financières accordées par le Film Fund? Cette technicienne expérimentée dénonce le fait qu’on précarise ainsi des gens formés et aguerris qui se trouvent obligés d’arrêter leur métier ou de s’installer ailleurs. Elle précise qu’elle ne parle pas seulement pour elle, mais bien pour tous les techniciens et techniciennes représentés par l’Alta (Association luxembourgeoise des techniciens de l’audiovisuel).

La deuxième table ronde a donc dépeint un triste état des lieux, où chacun avance seul et où la précarité est inéluctable quand on n’est pas issu d’une famille aisée ou soutenu par un partenaire ou conjoint. Comme le souligne Luc Schiltz, « Le théâtre et le cinéma sont des arts solitaires qui se pratiquent en groupe. » Pourtant ici, on se cloisonne, l’individualisme prévaut et les inégalités sont flagrantes. La jeune réalisatrice Eileen Byrne indique que le secteur est un des derniers où les écarts de traitement entre les femmes et hommes restent problématiques. Elle s’engage au sein de la LARS (association des réalisateurs et scénaristes) pour établir un certain équilibre à ce niveau-là aussi.

Le ministre de la Culture Eric Thill (DP) n’a eu de cesse de défendre la production au Luxembourg, son expansion logique, financière (il négocie en ce moment le budget), de meilleures conditions de travail, moins précaires et une égalité entre hommes et femmes. Le focus est désormais placé pour les œuvres numériques ou des réalités mixtes. Il a exprimé un engagement qui doit aller au-delà de la période législative, sans pouvoir donner de garanties, forcément. Car nous sommes à un tournant de l’actualité géopolitique internationale qui nous touche au moins d’un point de vue économique. Qu’on le veuille ou non, on investit moins dans la culture, la créativité et l’éducation et plus dans le réarmement militaire et la sécurité. D’un point de vue humaniste et en vue de la construction de l’avenir des jeunes générations, ce n’est pourtant pas un bon calcul.

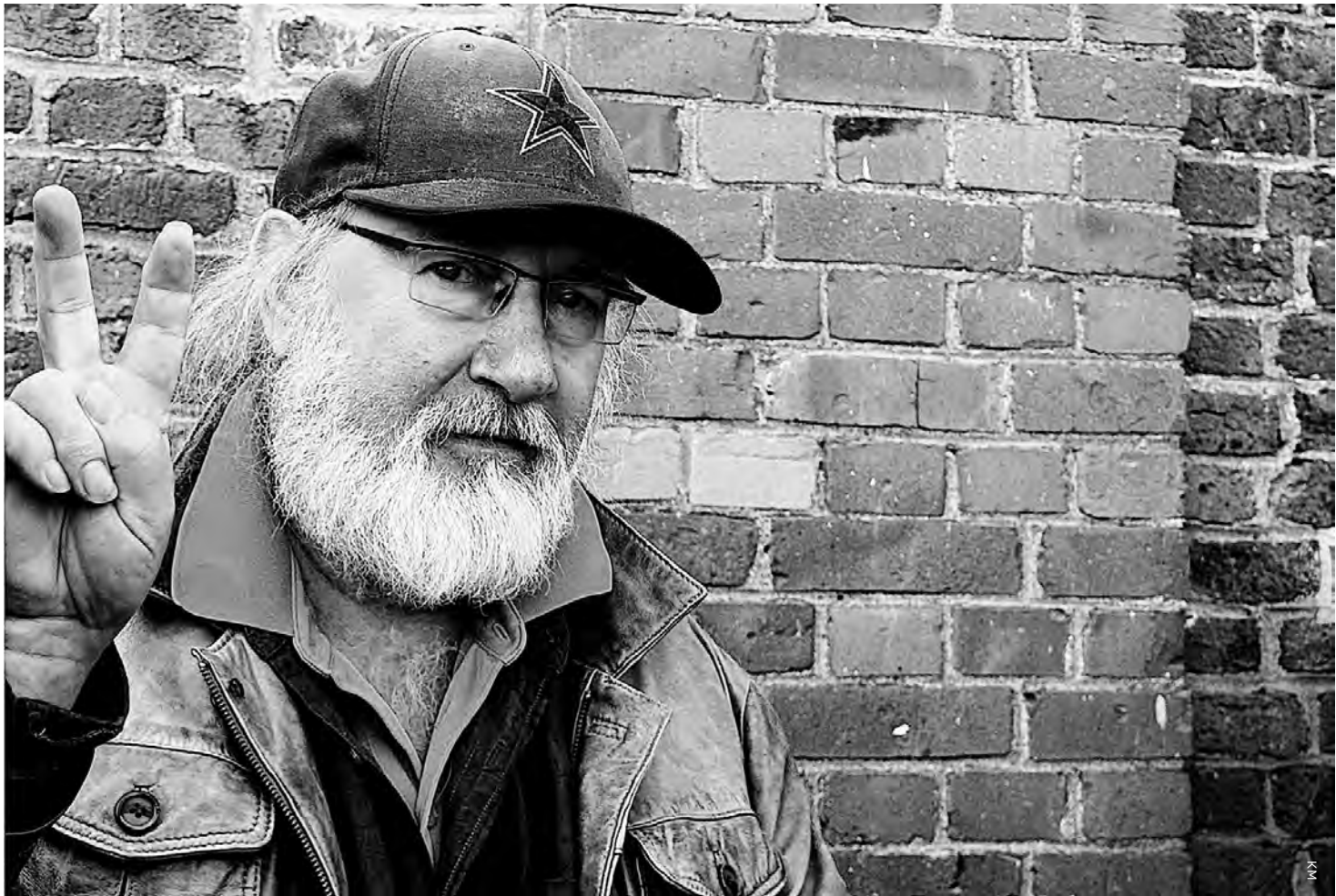
On a beaucoup parlé d’augmentation des budgets. Comme lançait le producteur Nicolas Steil, « il ne faut pas avoir froid

aux yeux pour faire avancer son business ». On a aussi échangé sur les barèmes de salaires, les cachets des techniciens et des acteurs mais aussi ceux des scénaristes et réalisateurs, sur statut de l’intermittence qu’il faut améliorer et simplifier. Ainsi, refaire toujours les mêmes dossiers quand on exerce le métier depuis un certain temps et qu’on a fait ses preuves, ne se justifie pas vraiment. Ce sont des sujets cruciaux pour garantir une subsistance à tous ceux qui y travaillent ainsi qu’aux contenus, aux films eux-mêmes.

Mais la créativité, le fond des sujets, l’identité des films du Luxembourg ne sont pas vraiment discutés, supplantés par des événements clinquants et l’évaluation de productivité ou de rentabilité. Quand aurons nous l’occasion de nous enthousiasmer réellement ensemble pour le cinéma et la production nationale ? Je ne parle pas de festivals et de prix, même s’ils sont importants et que je me réjouis sincèrement pour les équipes locales qui ont contribué à ces succès. Je me demande si nous pourrions avancer vraiment, de manière réfléchie, sur ce que nous faisons en matière culturelle, en détectant par exemple des particularités, peut-être à contre-courant, pas forcément dans le mainstream et les soutenant. En se soutenant. La transmission des savoirs ne pourrait-elle pas résoudre les interrogations sur les contenus, les identités, mais aussi sur les conditions.

Depuis des années, j’ai rencontré de nombreuses personnes extrêmement talentueuses, ici aussi au Luxembourg. Souvent formées sur le terrain par d’autres personnes extrêmement talentueuses. Certaines de ces personnes sont parties ou sont sur le point de s’installer ailleurs. Nous devons nous interroger sur notre incroyable faculté à tout bureaucratiser, à infantiliser celles et ceux qui font un métier considéré comme pas tout à fait sérieux, mais aussi à faire des choix stratégiques surannés ou en pensant réinventer la roue. Il semble qu’on est en train de perdre des talents et du temps : on n’avance plus vraiment, on stagne, certains plus confortablement que d’autres.

À la fin de cette matinée d’assises, je repense au sociologue Max Weber. Il faudrait un peu moins de calcul et un peu plus de passion, pas naïve, mais constructive et plus collective. Ce contexte précis de la production audiovisuelle se réalise, on l’admet en tous cas, dans une certaine éthique. Peut-elle être subordonnée à l’éthique de responsabilité – c’est à dire à la politique, à ce qui est faisable –, ou à l’éthique de conviction. Là, on se ferait pousser des ailes et on jouerait collectif et par le biais de celles et ceux qui ont appris et qui pratiquent le cinéma et l’art en général. On raconterait toutes les histoires à raconter ici et on poserait toutes les questions sur un monde surexposé mais complexe et des hypothèses sur nous aussi. Car c’est ça le cinéma aussi, c’est ça l’art. ●



Le réalisateur Andy Bausch, vendredi dernier lors des assises

Dépassement photographique

IIII Marianne Brausch

Les transformations photographiques contemporaines d'Éric Chenal au Luca pour les Journées du Patrimoine

Cet automne paraît le troisième volume de *Vélodukt*, sur le suivi du chantier de la PC8, la piste cyclable en liaison aérienne reliant Esch à Belval. Éric Chenal, qui a photographié ces travaux pour la Division des ouvrages d'art des Ponts et Chaussées pendant trois ans, propose une étape singulière, au Luca (Luxembourg Center For Architecture). La directrice Maribel Casas lui a donné *Carte Blanche*.

L'exposition est un parcours en cinq « sections », autant qu'en compte l'ouvrage d'art. On découvre des photographies du site et de l'ouvrage d'art réel dans la « Section inaugurale » sous forme de grandes photographies en couleurs suspendues en kakemono sur le mur gauche au premier étage du Luca. Mais cette *Carte Blanche* est surtout un « décortilage » du travail technique du photographe et artiste Éric Chenal.

La piste est constituée de deux bandes parallèles. Une jaune pour les piétons, une rouge réservée aux cyclistes. Ces couleurs claquent et dominent l'espace d'exposition, dans une association d'impressions sur toiles tendues. Des images combinées mixent le contexte : la piste, la structure de la passerelle et son environnement. C'est « spectaculaire et simple », écrit Éric Chenal dans le leporello à disposition des visiteurs. Il est réalisé, tout comme la *Carte blanche*, avec Xavier Pompelle, l'auteur du dispositif scénique. Xavier Pompelle est désormais l'associé de Chenal au sein de l'atelier Miliu, « au service de la mémoire du patrimoine architectural et de ses transformations contemporaines ». Parpaings, sangles, plaques en aggloméré et tubes d'acier sont déclinés sous différents assemblages formels en guise de supports pour les différentes sections.

Éric Chenal, de photographe portraitiste est devenu photographe de suivi de chantier. On se souvient de son premier témoignage avec les ouvriers en train de monter les murs de remblai en pierre du dernier tronçon routier de l'avenue Kennedy pour le passage du tram. Des portraits d'hommes en train de réaliser artisanalement une tâche titanesque (*État des lieux – Volume 2 : 2010-2014, une Documentation photographique du Kirchberg*, collection Mission photographique du Fonds du Kirchberg)*. On se souvient aussi d'une exposition sur un autre artisanat, l'art du tirage photographique par héliogravure. « On assiste de la part de Chenal à une expression rare de photographie abstraite ou à un exercice d'art plastique par un photographe (*d'Land*, Images de lumière, 15.12.2017).

Dans cette *Carte Blanche*, le talent de Juliette Henriet à manier la presse, l'encre, les papiers, des plus fins aux plus épais, le noir et blanc et les couleurs, est au service de cet entre-deux qu'aime Éric Chenal : ici l'espace, entre la terre et le ciel.

Trois exemplaires sont disposés sur les plaques de cuivre (les matrices) à même le sol et juste derrière, sur des présentoirs, le visiteur pourra feuilleter trois cahiers d'échantillons. Ce sont de « simples » classeurs, mais ils sont posés – certes ouverts – dans des coffrets noirs, précieux. À égalité avec la photographie, le résultat final, celui que l'on montre habituellement.

Si les visiteurs osent, ils feuilleteront des yeux et du toucher les « ingrédients » du travail plastique de Chenal : papiers, plaque de cuivre, teintures végétales... On révèle ici le secret du « déclic » de Chenal avec le site – pas celui du photographe du réel qui a désormais la charge de la documentation photographique de chantiers pour les Ponts et Chaussées, mais de

l'artiste. En entrant au Luca, sur le mur réagréé de droite, est accrochée une photographie, un tirage moyen format en couleurs sur Dibond, qui est l'image initiale : un poteau – le premier de la partie de la piste sur passerelle, s'élève tel un tronc d'arbre dans les feuilles mortes et émerge de la terre rouge mouillée, en automne, du Minett. Dans son langage qui lui est propre, Éric Chenal l'appelle l'image augurale. Comme (bon) augure pour la commande qu'en 2021 venait de lui passer la Division des ouvrages d'art des Ponts et Chaussées.

Que le visiteur soit d'ailleurs rassuré : une projection vidéo l'aidera à comprendre aussi bien la réalité du site que la place

singulière des usages techniques photographiques. En cela, le travail d'Éric Chenal est bien sûr exceptionnel (comme singulier). On perdrait une expression d'expérimentations exceptionnelles à ne pas aller voir cette *Carte Blanche*. ●

Carte Blanche est à voir jusqu'au 4 octobre au Luca, Luxembourg-Clausen

*L'auteur de l'article a été en charge de la mission photographique de documentation du Kirchberg jusqu'en 2017



Translations, section 3.
Images combinées.
Impression sur toiles tendues

19.07.2024 – 05.01.2025

Alfredo Cunha,
photographe

50 ans de carrière

Archaeology History Art

National
musée

um Föschmaart

50
X2

25
DE
ABRIL
DE
NO
CRA
CIA

neorealismo

muséu do neo-realismo

GOVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

cargolux

„Indésirables“ aus Übersee

IIII Julia Harnoncourt

Migrant/innen in Luxemburg am Ende des 19. Jahrhunderts

Dieser Teil der Serie befasst sich mit einem der früheren überseeischen Migranten in Luxemburg: Comte de Nau, wie er sich damals unter anderem nannte. Er war in Haiti geboren und betrog mehr als drei Jahrzehnte lang die High Society Europas. Die fiktiven Geständnisse des angeblichen Comte entspringen der Tatsache, dass Hochstapler oft ein Bedürfnis haben, ihre Geniestreiche mitzuteilen. In den Quellen lassen sich solche Geständnisse nicht finden, wohl aber einige Briefe, deren Wortlaut und Themen sich hier wiederfinden.

Geständnisse eines Schwindlers, Comte de Nau (geb. 1834 Haiti): Luxemburg, 20.02.1885. Ich gestehe für die Nachwelt, denn mir ist, als ob man mir bald auf die Schliche kommt. Es ist wahr, dass ich Menschen hinter das Licht geführt habe. Aber stimmt es nicht auch, dass manche von ihnen auf ihre eigene Gier und nicht auf mich, den haitianischen Comte, den reichen Gutsbesitzer aus Nordamerika, und den persischen Priester, hineingefallen sind? Und anderen habe ich so viele Hinweise gegeben, solch fantastische Geschichten erzählt... Ich sei in Haiti Sklavhalter, und sie glaubten mir; ein bisschen Weltgewandtheit kann doch erwartet werden. Und obwohl sie noch nie von der Haitianischen Revolution hörten, glauben sie besser als ich zu sein, der ich fast die gesamte europäische Literatur gelesen habe, nur weil sie in Europa geboren sind. Und weil ich anders aussehe, glauben sie mir jede Herkunft, ob Haiti, die Staaten oder Persien.

Es stimmt aber auch, und das liegt mir schwer am Gewissen, dass auch gutmütige Menschen zu meinen Opfern wurden. Ist jedoch Opfer das richtige Wort? Haben sie es etwa nicht genossen, mit dem exotischen Grafen Zeit zu verbringen? Sind sie mir nicht an den Lippen gegangen, als ich die spannendsten Geschichten erzählte? Und durften sie nicht Teil meines Abenteuers sein und einem armen Comte aus Übersee z. B. dabei helfen, seine junge Braut heiraten zu können? Gab ihnen das etwa kein gutes Gefühl?

Weil die Welt ungerecht ist, wollte ich mir das nehmen, was mir zusteht. In Haiti unter Soulouque war ich zu weiß und mein Vater wollte mich nicht anerkennen. Darum hat Soulouque, der so viele Adelstitel verteilte, mir in Wahrheit keinen verliehen.

Hier in Europa bin ich zu dunkel. Es fiel vielen schwer, mir meinen Titel zu glauben, obwohl er nicht einmal unrealistisch ist. In den Augen vieler kann ein Haitianer nicht adelig sein. Doch nach welchem Recht will man mir einen Titel meines Landes anfechten? Aus dem Völkerrecht, nachdem die Staaten ihre Gesetze und politischen Systeme selbst bestimmen dürfen, ist Haiti wohl ausgeschlossen. Und obwohl ich die besten Manieren habe und hochintelligent bin, bleibe ich in den Augen der Europäer ein Wilder in edlem Gewand. Von den Wilden sind sie fasziniert. Sie holen sie sich als Schausteller und sagen ihnen, wie sie sich benehmen sollen. Die eine sei eine Amazone, der andere ein Nubier. Und auch ich biete ihnen ein Spektakel, nur mache ich es anders: Ich trete ihnen auf Augenhöhe gegenüber, bin mein eigener Regisseur und auch den Gewinn an meinem Schauspiel nehme ich mir selbst. Und ich gebe zu, es gefällt mir. Manchmal gehe ich so in meiner Fantasie auf, dass ich sie fast selbst glaube.

Die guten Leute, denen ich unrecht tat, bitte ich um Verzeihung. Ich kann darauf schwören, dass meine Zuneigung echt war, nur die Schale, mein Äußeres, war gespielt. All die anderen feinen und weniger feinen Menschen, die mit Comte de Nau oder einem anderen in Berührung kamen, ermahne ich, mich zu richten, denn das, was sie an mir verletzt, ist lediglich der Spiegel, den ich ihnen vorgehalte und sie sollten daran denken, dass auch sie eines Tages gerichtet werden.

Drei Jahrzehnte eines haitianischen Lügenbarons

Nau wurde wahrscheinlich als uneheliches Kind einer Haushälterin und eines Barons auf Haiti geboren. Als Jugendlicher erleb-

te er die Herrschaft des selbstgekrönten Kaiser Soulouque. In Luxemburg, wie auch im Rest Europas, wurde sich vor allem über den großen Pomp und die vielen Adelstitel, die dieser Kaiser verteilte, lustig gemacht. Das, obwohl er ein ernsthafter Politiker war und die Adelstitel als wichtiges Symbol gewertet werden können, denn der neue haitianische Adel bestand hauptsächlich aus ehemaligen Sklav/innen.¹

Nau verließ Haiti vermutlich 1857 und ging nach Nordamerika und dann nach Europa. Eine der Gründe war möglicherweise das Regime, da der Kaiser gegen die vormaligen Herrscher Haitis, vor allem Mulatten, mit harschen Mitteln vorging.² Nach seiner Überseefahrt begann seine Hochstaplerkarriere, die mindestens drei Jahrzehnte anhalten sollte. Unter verschiedensten Namen gab sich Nau in ganz Europa als politischer Vertreter, als Geistlicher, als Gutsbesitzer und vieles mehr aus. Er verkehrte mit der High Society und fand meist einen möglicherweise unwissenden Komplizen. Dieser war öffentlich gut angesehen und

lebte er auf großem Fuß: Er wohnte im eleganten Hôtel de l'Europe, verteilte Geld und Geschenke an Kinder und hätte sich allgemein extravagant verhalten, was den Luxemburger/innen verdächtig erschien. Als dann seine Identität angezweifelt wurde, setzte sich der haitianische Konsul in Lissabon für ihn ein. Trotzdem wurde er für die Verwendung falscher Namen und die Aneignung eines unrechtmäßigen Adelstitels belangt, wogegen er sich vehement wehrte. Seine Festnahme sei willkürlich gewesen und widerspräche dem Völkerrecht. Sein Adelstitel sei ihm von Kaiser Soulouque verliehen worden, und die Gesetze der jeweiligen Staaten müssten überall anerkannt werden.³ In seinen Briefen an die luxemburgische Regierung beschwor er diese, ihn als haitianischen Staatsbürger ernst zu nehmen und dass auch Haiti als Teil der christlichen Staatengemeinschaft anerkannt werde.

In den luxemburgischen Zeitungen wurde bereits in den 1860er Jahren über seine Betrügereien in Europa berichtet. Er sei einer der gefährlichsten Hochstapler und gefährde die öffentliche Ordnung. Doch handelten die Artikel nicht nur von ihm, sondern auch von seinen Opfern. *L'Indépendance luxembourgeoise* machte sich 1872 z.B. darüber lustig, dass diese ihm geglaubt hatten, in Haiti Sklaven zu besitzen. Denn in den 1860er-1880er Jahren wurde zwar überall in den Amerikas die Sklaverei abgeschafft, jedoch hatte Haiti mit seiner Sklavenrevolution bereits um 1800 den Anfang gemacht. Eine Revolution die weltweit für Aufregung gesorgt hatte und in der Debatte um die Abolition eine große Rolle spielte, was den Autor des Artikels dazu veranlasste zu urteilen, dass man „[...] wirklich ungewöhnlich dumm und unwissend sein [muss], um solche Fehler zu verkraften!“ Gleichzeitig beschrieben dieser und andere Artikel Nau immer wieder mit Bewunderung. Er sei „kein vulgärer Gauner“, sondern „ein Macher mit unvergleichlicher Souveränität [...]“. „Er sei höchst intelligent, belesen und habe eine unerschöpfliche Ausdrucksfähigkeit.“⁴ *L'Union* beschrieb 1864 sein elegantes Auftreten: „Der Schwindler, ein schöner Mann, tritt in den Gerichtssaal wie in einen Salon, mit Glanzstiefeln und Glacéhandschuhen [...]“. „Schließlich passen sich Hochstapler durch Statussymbole und Habitus den Rollen, die sie annehmen, perfekt an.“⁶

Und Nau schien nicht nur mit der Adelsrolle zu spielen, sondern auch mit seiner exotischen Herkunft. Dabei wurde er immer wieder mit Rassismus konfrontiert. Der bereits erwähnte Artikel von 1872 beschrieb die rassistischen Aussagen des Richters während der Verhandlung: Er bezeichnete Naus aufgeregte Worte als „haitianischen Geschrei“ und meinte, dass „Angeklagte seiner Art in einem Käfig vor Gericht gebracht werden sollten“.⁷ In einem anderem Artikel wurde der hochkultivierte Nau in höchst unspezifischer Weise als Naturmensch dar- und dem Kulturmenschen gegenübergestellt: „Obwohl von der Zivilisation geprägt, kehrte die Natürlichkeit des Wilden zurück, und manchmal könnte man meinen, er hätte Federn auf dem Kopf und einen kleinen gelben Lendenschurz.“⁸ Sicherlich lässt sich eine Verbindung zwischen

Naus Rassismuserlebnissen und seiner Hochstaplerkarriere finden. Schließlich legt die Geschichte des Haitianers und vorgetäuschten Grafen einige Aspekte des Rassismus des 19. Jahrhunderts und seinen Zusammenhang zu internationalen und zwischenmenschlichen Machtverhältnissen auch für Luxemburg offen. ●



Porträt des haitianischen Lügenbarons Comte de Nau

stellte ihm die besten Zeugnisse aus. Nau konnte nun auf Kredit im Luxus leben. Zu seinem Geld würde er später kommen und bei seiner Abreise hinterließ er überall Schulden. So das Grundbetrugsschema, doch hatte Nau auch noch andere auf Lager: Er verkaufte z.B. organisierte Auswanderungen, die nie stattfanden oder heiratete unter anderen Namen verschiedene Töchter aus reichen Familien.

1860 wurde er in Paris das erste Mal für Betrug verurteilt, ein Missgeschick, das auch in späteren Jahren immer wieder vorkam. Vielen Festnahmen konnte er sich jedoch durch seine Redegewandtheit entziehen. Ab 1872, besuchte Nau Luxemburg mehrmals. Zuerst gab er sich als persischer Bischof aus und sammelte Geld für den Petersdom. Seine Rolle als haitianischer Graf nahm er wahrscheinlich bereits in den späten 1870ern an, vermutlich um sein übliches Betrugsschema anzuwenden. Jedenfalls verkehrte er mit wichtigen luxemburgischen Staatsmännern und wurde angeblich sogar in die Freimaurerloge eingeladen. Auch hier

¹ Haiti. *Courrier du Grand-Duché*, 27.9.1851, 4

² MacLeod, Murdo J. (1970): *The Soulouque Regime in Haiti, 1847-1859: A Reevaluation*. In: *Caribbean Studies* 10/3, 25–48

³ Huber, M. (1910): *Die soziologischen Grundlagen des Völkerrechts*. In: *Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie* 4 (1), 21–35.

⁴ Un escroc en sept personnes. *L'Indépendance luxembourgeoise*, 06.06.1872, 2–3.

⁵ Genf. *L'Union*, 19.04.1864, 3.

⁶ Kollmann, A. (2018) *Mit fremden Federn: Eine kleine Kulturgeschichte der Hochstapelei*, 10.

⁷ Un escroc en sept personnes.

⁸ *L'Indépendance luxembourgeoise*, 02.06.1872, 2.

Cinq manières de partir

IIII Jeff Schinker

Tom Lunies,
incarné avec
brio par un
Lars Eidinger
phénoménal



Bernard, le meilleur ami de Tom Lunies, veut mourir. Une vérité si limpide et cartésienne qu'il en est venu à appeler *Sterben* la partition sur laquelle il travaille sans relâche et à laquelle son ami Tom, renommé chef d'orchestre, est censé donner corps et âme. Sauf que pendant les répétitions, Bernard, éternel râleur, sans cesse confronté à sa propre insuffisance et à celle des autres, compositeur maudit et tourmenté, rode autour de la scène comme un lion en cage, engueulant les musiciens, insistant à décaler la première, que rien n'est prêt, que rien ne va, qu'il faut tout jeter à la poubelle, tout abandonner. Tom pourtant lui rappelle les aléas d'une telle production, l'impossibilité de laisser tout le monde en plan, la nécessité de continuer.

Ça n'est pourtant pas le seul souci de Tom Lunies, et Bernard n'est qu'un des personnages secondaires – quoiqu'un personnage magistralement écrit et incarné – de cette saga familiale telle qu'on a plutôt l'habitude, en Allemagne, d'en voir en littérature qu'au cinéma. Car Tom Lunies, incarné avec brio par un Lars Eidinger phénoménal, vient d'être intronisé demi-père de l'enfant de son ex, tombée enceinte d'un mec dont elle ne veut pas. Le père biologique, est dégradé au rang de co-père un peu ridicule et se voit interdit d'accès à la salle d'accouchement alors que Tom, lui, y assiste.

Peu après l'accouchement, il apprend de sa mère Lissy, que tout va mal de ce côté-là aussi – son père Gerd, dément, a dû être placé en Ehpad, où il se meurt lentement, alors qu'elle est atteinte d'un cancer incurable, de sorte que Lissy lui conseille de se préparer, dans un futur proche, à deux enterrements.

Sa sœur Ellen est devenue assistante dans un cabinet de dentiste pour la seule raison que, quand elle raconte que son frère est chef d'orchestre, on lui répond toujours par « la classe » et qu'elle avait voulu exercer le métier le moins classe possible. Assistante dentaire donc, elle reste injoignable comme toujours et ne fait dans le film, un peu à la manière de Tartuffe, qu'une apparition tar-

dive mais spectaculaire. Au début de la quatrième partie du film, elle se réveille dans la salle de petit déjeuner d'un hôtel, entourée d'une famille aux côtés de laquelle elle est attablée et qui parle une langue qu'elle ne comprend pas. Désorientée, confuse et visiblement en gueule de bois, elle monte dans sa chambre, d'où elle appelle la réception pour demander non seulement dans quel hôtel elle est descendue mais, surtout, dans quel pays elle se trouve.

Lilith Stangenberg campe ici un personnage d'alcoolique féroce et tragiquement incurable, pendant féminin de Ben Sanderson dans *Leaving Las Vegas*, qui fait tantôt hurler de rire (quand ivre morte, elle s'endort sur un patient sur la bouche duquel le dentiste s'affaire avec sa fraise) tantôt trembler d'inquiétude (quand ivre morte, elle se fait renverser par une voiture).

Bref, les choses vont au plus mal dans ce film que Mathias Glasner dit avoir écrit pour transcender son propre vécu familial en une fiction. Elle commence sur un ton naturaliste que n'aurait pas renié Ken Loach. Glasner filme d'abord ce couple parental vieillissant confronté à son propre déclin mental et physique, puis à sa propre mortalité, pour verser ensuite dans une pluralité de tons. Au fur et à mesure que se déclinent les cinq parties qui constituent le film sous différents angles – ceux du burlesque, de la mélancolie, de la violence –, le tragique de nos existences lésées par la certitude, comme le disait le philosophe français Clément Rosset, que tout meurt, tout le temps, et que même la transcendence artistique ne peut pas grand-chose à ce constat, on sait que le film trottera encore dans nos têtes bien longtemps. On sort de *Sterben* le ventre noué,

Sterben est un film ambitieux et profondément intime, qui se donne les moyens de son ambition. Glasner y enchaîne les moments de bravoure sans que cela ne frôle la vantardise du premier de classe – on y trouve une conversation d'une rare et brutale honnêteté entre une mère et un fils qui se disent le

Le jury de la Berlinale est injustement passé à côté du film de Mathias Glasner qui est pourtant le meilleur film allemand de la décennie

peu d'amour qu'ils se sont porté l'un à l'autre, parlent de cette indifférence quasiment génétique, ce vide à la place de l'amour filial ou maternel avec une cruauté et une honnêteté telle qu'on en rit de sidération.

On y trouve un deuil qui se dit sans mots, quand Tom dirige l'ultime partition de son ami et que la caméra s'attarde, en plan rapproché, sur Lars Eidinger, stoïque en apparence mais sur le faciès duquel se peignent toutes les étapes d'un deuil intérieur, infime et infinie tristesse que seul un comédien comme lui pouvait jouer ainsi, où se miroite la lancinante et inconsolable douleur de perdre quelqu'un qu'on a tous déjà ressentis et qu'on retrouvera partout sur le chemin de nos vies.

Sa structure doit évidemment autant à la partition de Bernard (qui donne un peu maladroitement son titre français au film) qu'à la tragédie classique, permettant à Glasner,

en ces trois heures de film qui passent en un coup de vent, de décliner différentes versions de son regard lucide mais tendre, impitoyable et drôle sur cette famille si dysfonctionnelle qu'il y a de fortes chances que vous regarderez la vôtre d'un regard plus indulgent, avec un certain soulagement et la certitude que ça aurait pu être pire.

Il y a, sur l'affiche du film, le mot *Sterben* tracé en grandes lettres, avec le *e* qui, indécis, flotte au-dessus des autres lettres, *Srben* donc, et plus longtemps on la regarde, plus on se dit qu'entre *sterben* et *streben*, entre mourir et aspirer à quelque chose, se trouve toute la palette de nos pauvres vies, prises en tenaille que nous sommes entre notre volonté de dépasser du lot et la cruelle réalité qui fait que peu importe ce que nous accomplissons, que nous nous élevions dans les hautes sphères artistiques comme Tom ou que nous nous noyions dans l'addiction comme Ellen, nous mourrons dans un monde aussi indifférent à notre sort qu'il l'est à celui-ci des mouches.

C'est cela, ce constat, qui passe sur le visage de Lars Eidinger dans la *finale Fassung* de la grande et éblouissante œuvre de son ami, écrite en amont du film par le compositeur Lorenz Dangel.

Tout cela, Mathias Glasner le dit sans concession aucune, si ce n'est à la beauté de la musique et du jeu de ses comédiens. Alors que la presse française ne tarit pas d'articles sur *Megapolis*, l'énorme navet mégalo de Coppola, impressionnant seulement par l'envergure du désastre, l'ampleur (économique et artistique) de son naufrage, et que le jury de la Berlinale est injustement passé à côté du film de Glasner, se contentant de lui attribuer un petit ours pour le meilleur scénario avec ce complexe d'infériorité qu'éprouve parfois l'Allemagne par rapport à ses propres productions, lui préférant donc le documentaire certes important, mais un peu bâclé de Mati Diop, il faut se rendre à l'évidence : *Sterben* est bel et bien le meilleur film allemand de cette décennie. ●



Paysage d'Hyber

IIII Loïc Millot

Artiste de formation scientifique (il a notamment étudié les mathématiques et la physique), Fabrice Hyber compte aujourd'hui parmi les plasticiens français les plus en vue de la scène contemporaine. Sa première toile, intitulée *Un mètre carré de rouge à lèvres*, rendait hommage à l'œuvre de Frantisek Kupka, imprégnée de la couleur rouge. Dans *Le Rouge à lèvres n°II*, le fameux objet cosmétique n'y est plus qu'une tâche saillante, un *punctum* déstabilisant à lui seul l'ensemble de la composition. Un portrait de Kupka de 1908 issu des collections du Centre Pompidou que Fabrice Hyber découvre lors d'une exposition organisée en 1986 au musée de l'Abbaye Sainte Croix.

La décennie suivante vire au vert, Hyber allant jusqu'à faire croître une forêt au cœur du bocage vendéen, région dont il est originaire, ayant vu le jour dans la petite ville de Luçon en 1961. Non loin du lieu où vécurent ses parents, éleveurs de moutons, il plante 30 000 graines d'arbres d'essences différentes et sélectionnées selon un plan minutieux. Il transforme les terres agricoles en une œuvre sylvestre de plus de dix hectares. Ainsi naît *La Vallée*, dont l'aspect

L'installation définit l'artiste comme celui qui per-met : qui donne les moyens

vivant est devenu central au sein de la démarche de Fabrice Hyber, et où la réappropriation de la nature est élevée au rang de métaphore et de paradigme esthétique. « Au fond je fais la même chose avec les œuvres, je sème les arbres comme je sème les signes et les images. Elles sont là, je sème des graines de pensée qui sont visibles,

elles font leur chemin et elles poussent. Je n'en suis plus maître. », constate Hyber, élu en 2018 à l'Académie des Beaux-Arts.

Cette exploration du vivant trouve actuellement un écho étonnant au Centre Pompidou-Metz, où Fabrice Hyber a investi le Paper Tube Studio avec son installation *Sous le paysage*. Le choix de ce lieu singulier n'est pas anodin : sa facture renvoie à l'architecture du Centre Pompidou-Metz et ses matériaux d'urgence qu'utilise habituellement Shigeru Ban, notamment des tubes de papier ou de carton. Depuis les travaux d'aménagements supervisés par le paysagiste Gilles Clément, le Paper Tube Studio a intégré un vaste jardin dans lequel le spectateur peut déambuler à sa guise. *Sous le paysage* prend pour point de départ une hypothèse, celle d'imaginer ce que pourrait être un paysage sous terre, une sorte de « cartographie de l'invisible aux arborescences multiples », indique un cartel à l'entrée du lieu. Comme cet été au Musée Fesch d'Ajaccio où il convoquait les *Nymphéas* de Monet au moyen de bassines, l'intervention de Fabrice Hyber au Centre Pompi-

dou-Metz est minimale, décentrée, pleinement participative. Elle repose sur le fait de mettre à la disposition du public tout le matériel nécessaire à la fabrication d'un objet plastique : des tables, feuilles de papier et crayons de couleur, boules d'argile et ciseaux, sans oublier des fils de laine et des graines à semer. Le lieu, on s'en doute, est principalement investi par des enfants, même si des adultes se sont piqués au jeu, comme en témoignent diverses confections et phrases couchées sur le papier : « Sous le paysage il y a l'humus du possible », lit-on sous un dessin. L'espace exigu de 23 mètres de longueur pour 4 mètres de large où se tient l'installation est dédié à l'expression, à la fantaisie, à l'imaginaire, à un ailleurs. Le Paper Tube Studio devient la nacelle d'un voyage, un joyeux désordre fait de guirlandes, de broderies et de dessins suspendus, orné de nombreuses et joyeuses décorations colorées.

De même que *La Vallée* invalidait le concept d'œuvre, l'installation conçue pour le Paper Tube Studio définit en retour l'artiste comme celui qui se résout à *per-mettre*, c'est-à-dire, au



Les moyens
sont mis
à disposition
du public
pour fabriquer
des œuvres

sens premier de ce verbe, de rendre accessibles des moyens. Il s'agit moins d'être le sujet d'une réalisation exclusivement personnelle, que de réunir les conditions favorables en vue d'une large appropriation collective d'un espace, à la fois réel (le Paper Tube Studio) et imaginaire (le paysage invisible). On comprend à quel point cette approche vient en rupture avec la tradition classique, qui portait au pinacle l'artiste et sa maîtrise technique. La démarche participative et ludique de Hyber s'exerce dans le retrait, à des fins démocratiques, chorales : elle se remplit des traces laissées par ses passagers anonymes, dans des conditions élémentaires assez proche de l'art rupestre. Il y a ainsi, dans cette installation convertie en exposition des œuvres d'autrui, délégation de l'acte créatif, qui restera d'ailleurs inachevé. Voilà comment prend racine une utopie, où écologie et enfance se rejoignent en une commune promesse d'avenir. ●

Fabrice Hyber. *Sous le paysage*, au Paper Tube Studio (PTS), Centre Pompidou-Metz, jusqu'au 13 janvier

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Überall Party immer

IIII Michèle Thoma

In der Stadt ist Befreiung, wow, gerade bin ich angekommen, nach einem etwas verlängerten Auslandsaufenthalt, und gleich so etwas Schönes. Die Straßen seien gesperrt, so wird mir zugetragen, wegen den Massen die wegen der Befreiung und v.a. wegen den Weltkriegsautos aus Amerika jubeln würden. Es gebe sogar echte amerikanische Soldaten.

Die Masse auf dem Waffenplatz ist etwas schütter, es ist eher eine kleine Ansammlung, man sieht den Rücken von Uniformierten, und eine Art Musik steigt auf, sie klingt vital. Sonst geschieht nicht viel, vorne wird gehuscht, der Großherzog, raunt es in meinem Kopf, anscheinend verbeugt er sich vor etwas. Dann kommen Autos aus Weltkriegsfilmen und dann fotografiere ich ein Auto, das nicht aus einem Kriegsfilm kommt. Das Nummernschild ist einfach wie Bonjour oder wie bei einem Memory-Spiel für Dreijährige, es ist nur eine Krone drauf. Am nächsten Tag gibt es in einer der beiden führenden Tageszeitungen, ich entsinne mich nicht mehr welcher, einen als Artikel getarnten Schüleraufsatz und ein Foto mit einer beeindruckenden Menschenmasse.

Aber wenn man denkt, das war's jetzt, jetzt gehen alle schlafen und morgen arbeiten sie und gehen wieder schlafen, weit gefehlt. Überall stehen und sitzen Menschen herum, sie trinken und quatschen und lachen, überall wird geplaudert und geprostet. Alle sind jung und munter oder tun so, überall wird gelacht, keine Ecke oder Nische der Stadt ist vor dieser Munterkeit sicher, sie ist vermutlich ansteckend. Und die Sonne scheint die ganze Zeit, der Himmel ist blau, ich kenne mein Land nicht mehr wieder, wo ist der Regen?

*Niemand muss
traurig sein, die
Party geht weiter*

Und auch über Land ist es nicht schlechter. Wer etwa beschaulich über Land fahren möchte um z.B. auf einer Köppchen den Blick schweifen zu lassen über die beschauliche Mosellandschaft, wird irgendwann resigniert an einem Thüringer käuen. Weil ein Fest den Weg versperrt. Falls es einen Parkplatz gibt. Also eher nicht. Und dann kommt noch ein Fest und noch ein Fest, Wein, Zwetschgen, Wein, Kirmes, aber endlich kommt ein Ort ohne Fest, er ist nicht aufgeregt und obschon er so berühmt ist diskret schön, er heißt Schengen. Aber bald gibt es auch dort ein Fest, sie feiern Hähne.

Dann lieber ab mit dem Schlaraffenlandbus in den Nordosten, nach Rindschleiden, den Ort ohne Einwohner/innen, nur tote Mönche und hoffentlich totenstille Fresken. Im Bus lacht ausnahmsweise niemand, er ist leer, der Buschauffeur lächelt. Trotzdem habe ich beim Aussteigen Hemmungen, ihn zu küssen, obschon das als Aufforderung groß auf den Bussen steht. Wie

ich hinunter nach Rindschleiden lustwandle, vorbei an Kühen und the green green grass of home, sehe ich schon von weitem den hervorragenden Minister Gloden. Er steht inmitten eines angeregten Trüppchens, neben einem Zelt, aus dem Laute dringen, wohl Musik. Es wird ein Fest gefeiert, es heißt Fusionsfest.

Und schon wieder sind die Straßen gesperrt und es gibt keine Schlaraffenlandbusse, weil es ist Tour de Luxembourg. Ein irres Unterfangen bei dem die Teilnehmer im Kreis und kreuz und quer herumhetzen wie Goldfische im Glas auf Panikattacke, und ein sadistisches Publikum, das anscheinend zahlreicher ist als das bei der Befreiung, ihnen auflauert. Drei Mal Pabeierbiere hintereinander, ein Fall für den Menschenrechtsgerichtshof!

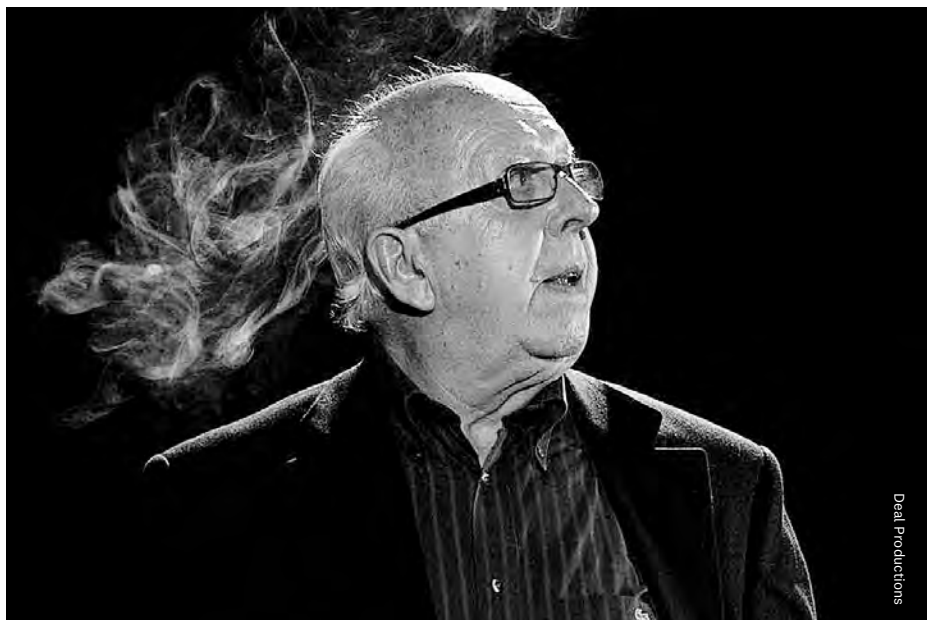
Aber niemand muss traurig sein, die Party geht weiter, hinterm Aldringer, wenn man die Misérables überwunden hat, in allen Gassen und Ecken, überall gutgelaunte Ex-Pats und Studierende, alle sind jung und lustig und schauen unternehmungslustig aus, alle reden flexibel in den diversesten Zungen, vornehmlich aber in der angelsächsischen, die Bettler/innen sind Luxemburger/innen. Und vor der Mesa Verde wird getanzt, es ist nämlich ein Fest, und daneben bestimmt auch, sowieso, kommst du nicht hin?

Und dann kommt der Papst. Und wer in der Tombola einen Heiligen Stuhl gewonnen hat, kann ihm nahe sein, und bestimmt gibt es nach der Hostie Thüringer und vielleicht auch Veganes, bestimmt sogar. Und alle sind himmlisch gut drauf. Während ich mich diskret verabschiebe, es war total mega. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Fir de Fernand Fox

IIII Jacques Drescher



Vill Rolle konnt hie spillen;
En huet souguer gesong.
Mam Vollek konnt hie laachen;
Kee passt méi a seng Schong.

De Fox, deen ass lo gaangen;
Seng Zäit, déi war scho fort.
Et muss een et net gleewen,
Well d'steet jo just am Wort.

Am Fong war hie gedëlleg:
„Gitt heem!“ huet hie geruff.
Da goug et awer weider
A senger Theaterstuff.

De Fox, deen ass ganz einfach
Bis a seng Grouss Vakanz.
Mat sengen Zigaretten
An engem Lorberkranz.

Dekorative Geldanlage

IIII Martin Ebner

Das Finanzmuseum in Zürich geht den Verflechtungen von Kunst und Kapitalismus nach

Kunst ist nicht nur zum Anschauen schön. „Es ist so ein herrlich unregulierter Markt“, schwärmte vor Jahren der Schweizer Kunsthändler Iwan Wirth: „Preisabsprachen, Kartelle - das ganze System arbeitet mit Methoden, die in jedem anderen Markt illegal wären“. Er genieße das sehr, da könne man noch „ein richtiger Unternehmer“ sein. Mittlerweile stören zwar allerhand Vorschriften, und seit Wirth von Gstaad bis Hong Kong mehr als 20 Galerien dirigiert, fallen seine Interviews mit der *Financial Times* weniger offener aus. Das Geschäft mit Gemälden, Skulpturen und anderen Preziosen ist aber immer noch ein schillerndes Metier. In Zürich hat das Schweizer Finanzmuseum gerade eine Ausstellung zur finanziellen Seite des Kunstmarkts eröffnet: Texte, Infografiken und Videos zur Entwicklung des Kunsthandels, seinen Akteuren und Geschäftspraktiken sind ausgestellt. Dazu werden erlesene Aktien und Anleihen aus der weltgrößten Sammlung historischer Wertpapiere präsentiert. In vor-digitalen Zeiten bekamen Investoren ihre Anteilscheine schon mal als Kupferstiche auf Kalbpergament. Münzen und Banknoten, traditionell ebenfalls von Künstlern gestaltet, werden dagegen nicht gezeigt. Vielleicht will die Six-Group, die über eine Stiftung das Museum trägt, keine Werbung für die Bargeld-Konkurrenz machen? SIX betreibt die Börsen in der Schweiz und Spanien und ist im elektronischen Zahlungsverkehr aktiv. Die Kunstmesse Art Basel und die Großbank UBS geben einen Report zum globalen Kunstmarkt heraus, soweit sich diese undurchsichtige Branche anhand von Auktionssergebnissen und Angaben von Händlern schätzen lässt.

Laut Umfragen von Art Basel und UBS behält mehr als ein Drittel der privaten Sammler ihre Kunstwerke weniger als drei Jahre

Laut der neusten Ausgabe wurden im Jahr 2023 mit Kunstwerken rund 65 Milliarden US-Dollar umgesetzt, 4 Prozent weniger als im Jahr 2022, aber wieder mehr als vor Corona. Der gesamte Weltmarkt für Kunst ist demnach drei Mal kleiner als der Weltmarkt für Tomaten und ungefähr gleich groß wie der Jahresumsatz von ArcelorMittal. Diese wirtschaftliche Bedeutung von Kunst sollte nicht unterschätzt werden, findet Andrea Weidemann, die Leiterin des Schweizer Finanzmuseums. Sie verweist darauf, dass in der Schweiz die „Kulturwirtschaft“, inklusive Architektur und Werbung, rund 4,3 Prozent aller Arbeitskräfte beschäftigt und 2,04 Prozent des Bruttoinlandsprodukts erwirtschaftet - mehr als die Landwirtschaft, die 0,6 Prozent der Wirtschaftsleistung erbringt. Dazu kommen indirekte Effekte, etwa Ausgaben von Messe-Besuchern. Viele klammer Kommunen hoffen daraufhin auf Museen-Wunder



Rafael Bordalo Pinheiro gründete nicht nur eine eigene Fayence-Fabrik, sondern gestaltete auch die Aktien dafür

#STOPBOMBING

LORS DE BOMBARDEMENTS MASSIFS DES CIVILS, C'EST SOUVENT

LES FEMMES ET LES ENFANTS D'ABORD !

Signez la pétition pour les protéger.

RDV Place d'Armes les 11 et 12 octobre.

LUXEMBOURG AID & DEVELOPMENT

nach dem Vorbild von Bilbao in Spanien: Die ehemalige Industriestadt lockt nun mit einem spektakulären Museumsbau Millionen Touristen an. Geld und Kunstwerke finden leicht zusammen. Die italienische Bank Monte dei Paschi kaufte schon in der Renaissance erste Gemälde an. Nicht mehr Kirchen, sondern Konzerne haben heute die größten Sammlungen: Die Deutsche Bank besitzt rund 55.000 Kunstwerke, die UBS über 30.000, der Schrauben-Händler Würth mehr als 20.000. Von den immer abstruseren Rekordpreisen für Kunst profitieren jedoch nur wenige Produzenten: Trotz großzügiger Stipendien und anderer Förderungen verdienen selbst in der reichen Schweiz fast zwei Drittel der Kunstschaffenden mit ihrer Hauptberufung weniger als 10.000 Euro pro Jahr.

Was als „Blue Chip“-Kunst für Millionenbeträge gehandelt wird, bestimmen vor allem die beiden Auktionshäuser Sotheby's und Christie's, in Kooperation und Wettbewerb mit ein paar Dutzend Großsammlern, Großgalerien, Großkritikern, Großmuseen und Großkünstlern. Ein Filz, wie gemacht für Insiderhandel, Geldwäsche und andere Betrügereien? Das Finanzmuseum spricht freundlicher von „Schattenseiten“ und „mangelnder Transparenz“. Wenn zum Beispiel Museumskuratoren gleichzeitig als Gutachter und Händler auftreten, könne es zu „Interessenkonflikten“ kommen. Hilfreich sind jedenfalls Zollfreilager, in denen Wertgegenstände anonym gehandelt und abgabenfrei gelagert werden können, gerne auch länger als Verjährungsfristen für Diebstahl oder Steuerhinterziehung.

Zu den Gemeinsamkeiten von Finanz- und Kunstmarkt gehört die zunehmende Beschleunigung: Laut Umfragen von Art Basel und UBS behält mehr als ein Drittel der privaten Sammler ihre Kunstwerke weniger als drei Jahre, 44 Prozent geben sie nach drei bis fünf Jahren ab - nur 2 Prozent halten die „dauerhaften Sachwerte“ länger als zehn Jahre. Anders als bei Aktien gibt es mit Gemälden wohl noch keinen sekunden-schnellen Hochfrequenzhandel. An der „Investierbarkeit“ von Kunst wird aber gearbeitet: Leasing, Tokenisierung, Fraktionierung. Die neue Liechtensteiner Börse Artex hat in diesem Frühjahr aus einem dreiteiligen Gemälde von Francis Bacon eine mit 55 Millionen US-Dollar bewertete Aktiengesellschaft gemacht. Dass das Triptychon derzeit als Leihgabe im Luxemburger Nationalmuseum ausgestellt wird, ist nicht nur schön, sondern vermutlich auch wertsteigernd. ●

Die Sonderausstellung *Kunst.Macht.Geld* ist bis Sommer 2026 im Schweizer Finanzmuseum, untergebracht im Hauptsitz von SIX, zu besichtigen: finanzmuseum.ch

Vivre comme on respire

IIII Béatrice Dissi



Nicole Goetz
pratique des
exercices de
respiration dès
qu'elle peut

Autant que les maîtres de la tradition millénaire yogique, Nicole Goetz est convaincue de la puissance du souffle. La life coach indépendante, qui s'est spécialisée depuis un an sur les bienfaits de la respiration, souligne : « Je crois à ce que le processus physique de l'inspiration et de l'expiration peut avoir un impact sur le corps et sur le cerveau, en créant un espace qui permet à la résurgence des émotions, trop souvent enfouies. »

L'ex-graphiste, elle-même en proie à un burn-out dans le passé, a opté pour une réorientation professionnelle en 2019, en suivant des formations pour être « coach systémique ». Elle voulait ainsi contribuer à guérir les gens des symptômes du stress omniprésent. Systémique signifie ici que l'approche est holistique en tentant d'identifier, à travers de nombreuses conversations, la source du stress et de déterminer le domaine qui absorbe le plus d'énergie (milieu professionnel, ami, famille...). Nicole Goetz travaille sur les symptômes de l'angoisse, de la nervosité, la prévention du burn-out. Elle propose aussi un accompagnement lors de situations spécifiques telles que le deuil. « Il faut évidemment établir une

relation de confiance entre le coach et la personne suivie, qui doit être d'abord consciente du problème, avoir la volonté de changer sa situation et être ouverte à découvrir de nouvelles méthodes », remarque-t-elle.

Le traitement débute par une anamnèse – une analyse de la situation présente – pour déterminer comment la personne peut s'aider elle-même dans les situations de stress (auxquelles personne n'échappe). L'idée n'est donc pas d'essayer de totalement éviter ces situations stressantes, mais d'équiper la personne pour qu'elle soit à la hauteur et puisse mieux les gérer. « Je ne suis pas psychologue et ma méthode ne consiste pas en une exploration du passé, contrairement à une psychanalyse », explique Nicole. Elle applique sa propre synthèse, tirée des techniques étudiées pendant sa formation qu'elle perfectionne en permanence (la dénomination de « life coach » n'est d'ailleurs pas un concept bien défini au Luxembourg).

Aujourd'hui, son approche se caractérise par l'intégration dans son travail de ce qu'elle appelle « breathwork » – soit des exercices de respiration – qui est une composante essentielle car elle permet l'accès à des solutions via un processus

corporel. « Beaucoup d'entre nous avons une tendance à trop penser. Au lieu d'apporter des améliorations, cela peut mener à de profonds blocages. » Le « breathwork » est une façon de mettre la pensée rationnelle en pause pendant un moment, afin d'ouvrir des brèches vers le subconscient et les émotions. « J'utilise volontiers la métaphore de l'eau pétillante : Le travail avec le souffle permet aux émotions ensevelies de remonter à la surface comme des bulles d'air qui arrivent enfin à dissolution », sourit Nicole.

Elle propose des sessions individuelles ou en groupe pour transmettre ses connaissances sur la respiration acquises lors de sa formation auprès de Breathmasters Germany. Si une simple session peut avoir des effets immédiats, elle ne suffit pas pour avoir un impact à long terme. Nicole recommande des exercices réguliers, « plus on en fait, meilleurs seront les résultats, comme avec la méditation ». Elle ajoute aussi des sessions intensives qui peuvent durer jusqu'à 90 minutes, et qui visent à disperser des tensions bien installées. « J'ai pu observer des résultats spectaculaires, les gens me parlent de profondes sensations de paix et de liberté à la fin de la session : un positivisme renouvelé et même un soulagement de douleurs comme les maux de dos ». Pendant les sessions, elle guide les personnes mais n'intervient pas plus que nécessaire dans le processus. Un des objectifs est en effet de faire sentir à l'individu qu'il (ou elle, pour l'instant la plupart des clientes sont des femmes), peut gérer les situations difficiles lui-même et de renforcer la confiance en soi. Une autre recommandation qui lui tient à cœur : il faut arrêter de porter des vêtements trop serrés qui, en bloquant le cours de la respiration, nous empêchent d'exister librement.

Nicole Goetz utilise ses minutes libres pour s'adonner elle-même à des exercices de respiration, comme elle vient de le faire dans le tram en venant à notre rendez-vous. « Ça devient comme un réflexe, qui s'intègre facilement au quotidien ». Au-delà de séances proposées à Junglinster, elle participera ce mois-ci à la semaine du bien-être dans la commune de Clervaux, qui s'aligne avec l'une de ses convictions. « Prendre le temps pour soi, c'est contribuer à améliorer la vie collective, c'est donc aussi faire du bien aux gens qui nous entourent. » ●

LE JEU

Quando

Les cafés et bistrots ne sont pas que des endroits pour picoler. Pour promouvoir la convivialité



de ces lieux – et peut-être aussi pour faire rester plus longtemps les clients à table – l'Horesca, en collaboration avec la Spillfabrik, élit chaque année le meilleur Bistrospill. Le club de jeux apporte son savoir-faire et s'occupe de la présélection et du concours, tandis que la fédération des restaurants et cafés apporte son faire-savoir vis-à-vis de ses membres. Les jeux sélectionnés obéissent à quelques règles : ils sont simples à expliquer, prennent peu de place, peuvent être joués à plusieurs, peuvent être maîtrisés

par tous et apportent une certaine innovation. Le jury, composé de représentants de la restauration, de journalistes et de personnes issues du secteur de la jeunesse, a mis quatre jeux sélectionnés à l'épreuve cette semaine en les testant (photo). Finalement, le titre de Bistrospill 2024 a été attribué à Quando de l'éditeur allemand Kendi Games. Ce jeu de cartes s'inscrit bien dans la tradition des jeux de bistrots, avec un peu de stratégie, des feintes et la nouveauté de cartes où les deux côtés sont pris en compte. FC

L'ENDROIT

Chok Dee

Originaire de Bangkok, Nittaya Jnita vit au Luxembourg depuis 18 ans. Elle a longtemps travaillé dans les cuisines du Celadon, un des premiers restaurant thaï du Grand-Duché, puis dans d'autres établissements. Un peu par hasard, elle apprend que le local du bar à vin Glou, rue des Capucins, se libère. Elle se lance alors

dans l'aventure. « Chok Dee », signifie chanceux en thaïlandais parce que c'est ce qu'elle a ressenti en ouvrant son propre établissement. Elle a redécoré l'endroit avec des éléments forts de la culture thaïe comme les chapeaux en osier des pêcheurs et paysans, les gamelles des ouvriers pour transporter leurs repas et les lettrages dans l'alphabet thaï. Elle fait mouche avec une formule lunch (entrée et plat à 14,5 euros) et des incontournables de la cuisine

du royaume de Siam. Salade de papaye, soupes et nems, suivis de pad thaï, curry vert ou rouge au poulet, bœuf, crevette ou tofu et wok sont servis non-stop de 11 heures à 20 heures. FC

